N° 178 12 MARS 1949 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library

DES AVIATEURS AMÉRICAINS EFFECTUENT LE PREMIER TOUR DU MONDE SANS ESCALE

Le bombardier moyen américain B-50, le « Lucky Lady », a réalisé, avec quatorze passagers à bord, le premier tour du monde aérien en 94 heures 10 minutes, soit 382 kilomètres-heure de moyenne sur le circuit de 37.000 kilomètres, après avoir été ravitaillé en vol à quatre reprises. A son retour à l'aérodrome de Fort Worth (ci-dessus), le 2 mars, l'équipage a été accueilli et félicité chaleureusement par le secrétaire d'État à l'Aviation et le chef d'état-major de l'armée de l'air. Phot. *N. Y. Times.*

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Téléphones { Administration : TRUdaine 82-54 / Rédaction : TRUdaine 78-47 | Chèques postaux : PARIS 4670-19 | Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois. . .	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an . . .	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER :

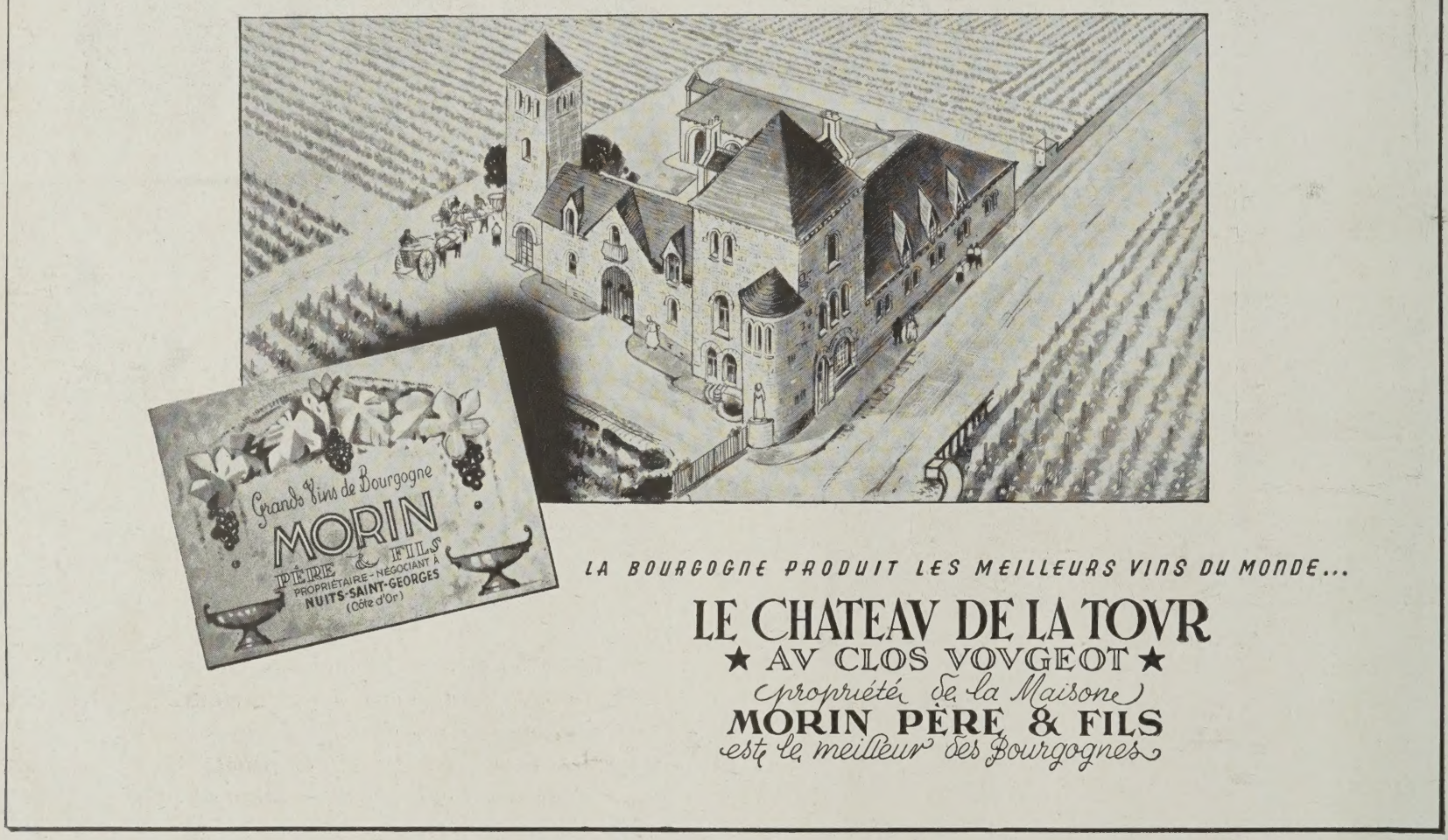
		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois. . .	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an . . .	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois. . .	37,55	francs	47,90	48,65	59,02
	Un an . . .	75,10	suisses	95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois . .	231,75	escudos	295,80	300,50	364,45
	Un an . . .	463,50		591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois. . .	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an . . .	4.900	6.250	6.350	7.700

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.



LA BOURGOGNE PRODUIT LES MEILLEURS VINS DU MONDE...

LE CHATEAV DE LA TOVR
★ AV CLOS VOVGEOT ★
(propriété de la Maison)
MORIN PÈRE & FILS
est le meilleur des Bourgognes

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

LE RAMASSEUR DE MÉGOTS

— Oui, mon vieux, notre syndicat va donner des directives au gouvernement.

— Sur le prix du tabac ?

— Non, sur la politique extérerieure.

QUITTE POUR LA PEUR

— Ah ! monsieur l'agent, vous avez bien fait de me réveiller, j'avais un cauchemar épouvantable ! Je rêvais que j'étais contribuable !

BONNE EXCUSE

— Tu n'es qu'un paresseux ! Jamais je n'aurai le plaisir de voir ton nom sur la liste des agrégés !

— T'en fais pas ! Avec la bombe atomique on sera tous un jour désagrégés es-sciences !

LES DRAMES DU DÉSERT

— Allons, bon ! encore un ennui ! Voilà qu'il commence à pleuvoir !...

CONTAGION

— Ah ! je t'y pince, à faire l'école buissonnière !... Pourquoi n'es-tu pas en classe ?...

— Ben... j'ai choisi la liberté !

CINQUIÈME ANNÉE NUMÉRO 178 12 MARS 1949

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRE

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

LE DUC D'EDIMBOURG REÇOIT LE DROIT DE CITÉ D'EDIMBOURG

Pendant le récent voyage qu'il vient d'effectuer en Ecosse avec la princesse Elizabeth, le duc d'Edimbourg s'est arrêté à Edimbourg. Notre photographie a été prise au cours d'une cérémonie qui s'est déroulée à l'Usher Hall au moment où le lord maire, Sir Andrews Murray, remettait au duc une cassette d'argent contenant le parchemin lui conférant droit de cité. Phot. Intercontinentale.

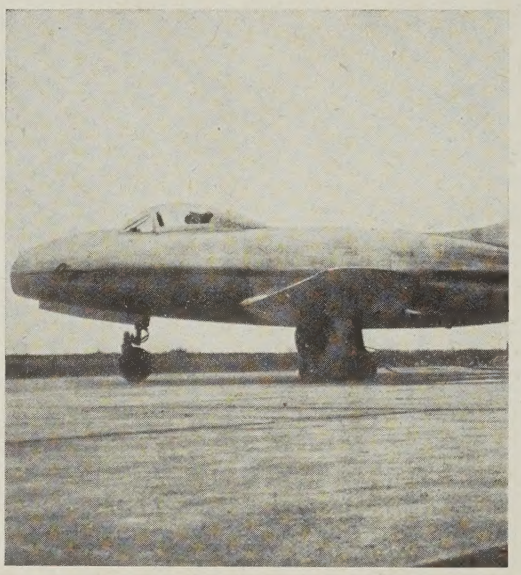
INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A LONDRES, les souverains, qui séjournaient à Sandringham (Ecosse) depuis le début de janvier, viennent de rentrer au palais de Buckingham, la maladie dont souffre le souverain étant jugée incurable.

A PARIS, à l'occasion de la fête anniversaire de Washington, M. Henri Queuille, invité d'honneur de l'American Club, et M. Jefferson Caffery, ambassadeur des U. S. A., célèbrent l'amitié franco-américaine.

M. R. GARNER, vice-président de la Banque internationale, étudie en Europe, en Afrique et au Proche-Orient les moyens de développer la production de différents territoires avec l'aide de la Banque.

A RANGOON, la situation déjà confuse créée en Birmanie par la révolte communiste s'est aggravée du fait de la rebellion de la tribu des Kares. La conférence de New-Delhi a été saisie du problème.



A MELUN, l'avion français *Ouragan 450,* chasseur biplace à réaction, piloté par le colonel Rozanoff, a effectué sans incident et de façon satisfaisante ses premiers vols d'essai sur l'aérodrome de Villaroche.

A CHANGHAI, envahi par les soldats gouvernementaux en déroute, la mission nationaliste a reçu de Pékin la liste des délégués communistes avec lesquels elle doit négocier des conditions de la paix.

A LONDRES, les fermiers du Gloucester et du Worcester ont manifesté à cheval devant les Communes pour protester contre un projet qui tend à interdire les sports « sanguinaires » comme la chasse au renard.

A WASHINGTON, un pacte d'amitié, qui met fin au conflit opposant les deux pays, a été signé par les représentants des républiques de Costa-Rica et du Nicaragua sous les auspices de l'Union panaméricaine.

DANS L'ARLBERG, en Autriche, S. M. la reine Juliana des Pays-Bas arrive à la station de Sankt Anton, où elle est accueillie par le prince Bernhardt et ses enfants qui l'ont devancée aux sports d'hiver.

TROIS DES PERSONNALITÉS SOVIÉTIQUES DONT LES MUTATIONS ONT INTRIGUÉ LE MONDE DIPLOMATIQUE : MM. VYCHINSKI, MOLOTOV ET GROMYKO.

BOMBE DIPLOMATIQUE

par ALBERT MOUSSET

DEUX changements importants viennent d'intervenir dans les hautes sphères gouvernementales et militaires aux Etats-Unis et en Russie soviétique.

Le premier est la démission du secrétaire d'Etat américain à la Défense, M. James Forrestal.

Elle est dans une certaine mesure la conséquence de la nomination du général Eisenhower à la tête des forces armées des U. S. A. en qualité de président du *Joint Chiefs of Staff*. La personnalité de M. Forrestal se fût mal prêtée à une subordination totale à l'égard du nouveau chef d'état-major. Il passait dans les milieux militaires pour n'avoir pas donné à l'aviation toute l'attention que son progrès exige, et dans les milieux civils pour n'avoir pas dispensé au président Truman le soutien électoral qu'eût exigé la discipline du parti.

Son successeur est M. Louis Johnson. Ayant été tour à tour avocat, banquier, industriel et homme politique, le nouveau secrétaire d'Etat est considéré comme réalisant au plus haut degré les qualités de souplesse et d'activité requises par son emploi. Sa mission va consister principalement à mettre au point, sous les ordres d'Eisenhower, la refonte du système stratégique américain, de manière à tenir compte des performances sensationnelles réalisées ces derniers temps par l'aviation de bombardement.

Il s'agit donc moins de questions administratives ou personnelles que de l'application des conceptions défensives nouvelles.

A Moscou, par contre, les changements intervenus se laissent moins aisément expliquer. MM. Molotov, ministre des Affaires étrangères, et Mikoïan, ministre du Commerce extérieur, ont été relevés de leurs fonctions par le Præsidium du Soviet suprême et remplacés par MM. Vychinski et Menchikov.

M. Vychinski, qui était précédemment adjoint au ministre des Affaires étrangères, est à son tour remplacé dans cette fonction par M. Gromyko, qui fut délégué de l'Union soviétique à l'Organisation des Nations Unies.

La soudaineté de ces mutations, que ne motive aucun attendu officiel, a jeté dans l'opinion occidentale un certain désarroi. Entre M. Molotov et M. Vychinski on ne saurait en effet discerner aucune différence doctrinale ; tous deux soutiennent les mêmes thèses avec des tempéraments différents.

Il est impossible de déduire la signification de ces remplacements d'après les commentaires de la presse soviétique, qui s'est bornée à publier un bref communiqué d'une soixantaine de mots. Tout au plus peut-on voir dans cette discrétion l'intention bien arrêtée de laisser errer les conjectures de la presse occidentale.

Trois hypothèses ont retenu l'attention de celle-ci.

La première est que, M. Molotov étant maintenu dans ses fonctions de vice-président du Conseil, le Præsidium a voulu le décharger d'une tâche accablante tout en lui conservant le poste de commande qui lui permettrait de briguer la succession de Staline.

La seconde est la nécessité de donner à la diplomatie russe un nouveau départ en reprenant contact avec Washington, sans toutefois laisser espérer aux Américains un recul ou un fléchissement de la position moscovite.

La troisième est l'existence d'une vieille rivalité personnelle entre M. Molotov et M. Vychinski, rivalité qui aurait revêtu ces jours derniers un tour si agressif qu'une intervention s'imposait, toujours sous la réserve qu'elle n'impliquât pas l'apparence d'un changement de front du Kremlin.

Certains milieux anglo-saxons voient dans la nomination de M. Vychinski l'indice d'un nouveau raidissement de la politique soviétique.

Cette interprétation ne s'impose point.

Il semble en effet que le départ de M. Molotov constitue un aveu implicite du double échec de sa politique dans l'organisation de la résistance au plan Marshall et au pacte atlantique. L'exécution du plan est en cours ; la conclusion du pacte est imminente.

Mais autant on était désireux à Moscou de sanctionner cet échec sous une forme spectaculaire, autant on redoutait de voir l'étranger interpréter la sanction comme un aveu d'insuccès ou une avance à l'Occident.

D'où le choix de M. Vychinski, dont la personnalité ne saurait par elle-même évoquer l'idée de détente.

Il ne s'ensuit pas pour cela que nous allions au devant d'une aggravation de la situation internationale. M. Vychinski exécutera vraisemblablement les mêmes instructions que son prédécesseur. Dans la conjoncture actuelle, la préoccupation du gouvernement soviétique est de laisser ses adversaires dans l'incertitude sur ses intentions.

Rappelons que M. Molotov remplaça M. Litvinov au poste de commissaire du peuple aux Affaires étrangères en mai 1939, lorsque la politique soviétique s'engagea sur la voie qui devait la conduire à un pacte avec l'Allemagne. Il garda ses fonctions quand son pays fut en guerre avec le Reich et organisa avec Londres et Washington la résistance commune à l'agression nazie. Il prit part à toutes les conférences où s'ébauchèrent les grandes lignes de la paix : Téhéran, Yalta, Potsdam, etc. Il participa comme chef de la délégation soviétique à l'élaboration de la charte de l'Atlantique, et notamment à la rédaction de la fameuse clause relative au veto, clause à laquelle il devait par la suite faire de si fréquents recours.

A la dernière session des Nations Unies il céda la place à M. Vychinski, dont les fougueuses interventions sont encore dans toutes les mémoires. Mais il demeure vice-président du Conseil des ministres et est investi d'une autorité qui surclasse celle de son successeur.

On ne possède d'ailleurs pas plus d'indications ou de présomptions donnant à penser que le « limogeage » de M. Mikoïan corresponde à une diminution effective de ses attributions. Son autorité était telle qu'il a pu bloquer des négociations financières engagées entre Moscou et Washington sans qu'il en eût référé au préalable au généralissime Staline. Il se peut donc qu'il s'agisse d'une simple « ventilation » dont l'objet serait de créer une démarcation plus nette entre l'échelon de la direction et celui de l'exécution.

LA CARRIÈRE DU NOUVEAU MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Andrei Yanuarievitch Vychinski n'appartient pas à la « vieille garde » bolcheviste. Jusqu'en 1920 il était affilié au parti social-démocrate. D'origine polonaise, comme les créateurs de la Tcheka (Dzerjinski et Menjinski), il se rallia au mouvement bolchevik à la fin de la guerre civile. Il occupa en 1927 les fonctions de recteur à l'Université de Moscou, où il était professeur de droit soviétique. Il abandonna l'université pour passer dans le cadre judiciaire, où comme procureur il donna sa mesure dans les célèbres « purges » qui brisèrent les déviations de droite et de gauche en envoyant à la mort leurs instigateurs. Ce fut le Fouquier-Tinville de l'épuration stalinienne. Il s'acquit ainsi la réputation sur laquelle il vit aujourd'hui : celle d'un marxiste incorruptible, insensible aux compromis comme aux considérations d'humanité.

Lorsque la politique de sécurité collective à laquelle M. Litvinov avait attaché son nom fut regardée à Moscou comme ayant fait faillite, Staline lui confia la direction de la politique extérieure sous les ordres de M. Molotov. La tâche se répartit ainsi entre les deux hommes : M. Molotov était le doctrinaire, le « stratège » de la diplomatie soviétique. M. Vychinski était l'exécutant, le metteur en œuvre des plans élaborés au Kremlin. Ce fut lui qui organisa la subordination des Etats de l'Europe orientale aux directives moscovites. Les grands procès intentés à l'opposition en Bulgarie, en Hongrie, en Tchécoslovaquie portent l'empreinte de ses méthodes. Dans toute son activité extérieure on retrouve sa vocation originelle d'accusateur public. Il était impossible de ne pas évoquer ce souvenir à ceux qui l'ont entendu, à Lake-Success ou à Chaillot, tonner contre l' « impérialisme » et le « bellicisme » américains.

M. ATTLEE A BERLIN

M. Attlee s'est rendu le 5 mars à Berlin. Le premier ministre britannique n'était pas revenu dans l'ex-capitale du Reich depuis la conférence de Potsdam, en mai 1945.

Entouré d'un certain mystère, ce voyage avait pour but officiel l'inspection du « pont aérien », dont l'organisation et le maintien pendant l'hiver constituent un remarquable succès et démentent les prévisions sceptiques ou pessimistes des spécialistes de l'Union soviétique. Au moment même où cette visite avait lieu une délégation de l'aviation espagnole venait de son côté tirer les enseignements de cette expérience sans précédent.

Le Premier anglais a déclaré qu'il regardait le pont aérien comme une des « merveilles du monde », et il a ajouté qu'une des grandes satisfactions que lui avait procurées son voyage avait été de voir « des sourires sur le visage des Berlinois ». Rappelons qu'aux dires des experts cette expérience marque le triomphe d'une organisation technique permettant d'utiliser les avions d'une manière inconnue jusqu'ici. Le pont aérien démontre qu'on peut transporter 4.000 tonnes de ravitaillement quotidien avec dix fois moins d'avions que n'en disposait en 1945 l'*Air Transport Command*.

Mais il n'est pas douteux que M. Attlee a d'autres objectifs en vue que ces constatations. Il tient à s'assurer par lui-même des conditions dans lesquelles s'effectuera la coupure de l'Allemagne s'il est avéré que l'Union soviétique refuse toute négociation sur le sort de l'ensemble du Reich. On sait que tout récemment les gouverneurs militaires des zones occidentales ont adressé au conseil parlementaire de Bonn une note lui demandant de revenir sur certaines de ses décisions. Il s'agit notamment de l'incorporation de Berlin-Ouest dans le nouveau Reich et des rapports entre le pouvoir fédéral et les gouvernements des « pays ». Les Alliés n'entendent pas laisser l'organisation centrale du Reich s'attribuer des pouvoirs trop étendus en matière de police, de fiscalité ou de juridiction. La tendance historique de l'Allemagne à l'unité est trop connue pour que les vainqueurs n'essaient pas de freiner les initiatives de l'assemblée de Bonn au moment où elle s'engage dans cette voie. A la suite de leur démarche l'assemblée a décidé d'ajourner *sine die* le vote de son projet de constitution pour se donner le temps de trouver un compromis. Cette intervention des Alliés occidentaux est le premier acte d'une résistance à la reconcentration de la puissance allemande, dont il est à prévoir qu'elle leur inspirera bien d'autres soucis.

LE CAPITAINE JAMES GALLAGHER, PREMIER PILOTE DU B-50 QUI VIENT D'EFFECTUER LE TOUR DU MONDE SANS ESCALE, FÉLICITÉ PAR W. S. SYMINGTON, SECRÉTAIRE D'ETAT A L'AIR, LE GÉNÉRAL H. S. VANDENBERG, CHEF D'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE DE L'AIR, ET LE GÉNÉRAL CURTIS E. LEMAY, COMMANDANT DE LA STRATÉGIE AÉRIENNE ET ORGANISATEUR DU « PONT AÉRIEN » QUI DEPUIS PRÈS D'UN AN RAVITAILLE BERLIN.

M. Bevin s'est entretenu de cette grave question avec les leaders politiques du Reich pour se faire un jugement personnel. Il veut notamment se rendre compte de la situation juridique et politique de Berlin si, la ville demeurant coupée en deux, le rattachement de la partie occidentale au nouveau Reich de l'Ouest se révèle définitivement irréalisable.

LE PACTE ATLANTIQUE

Les Américains ont mis au point le projet du pacte atlantique, dont ils ont communiqué le texte aux ambassadeurs des six nations intéressées — le Canada et les cinq signataires du pacte de Bruxelles.

La rédaction définitive du pacte s'effectuera dans une réunion plénière, puis sera soumise par leurs ambassadeurs respectifs aux puissances contractantes. La signature du pacte serait prévue pour la mi-avril, à Washington. Jusqu'à présent la teneur exacte du document est gardée secrète. Mais on croit savoir que la France a obtenu satisfaction en faisant inclure ses possessions de l'Afrique du Nord dans la garantie défensive du pacte. Les Etats-Unis répugnaient en principe à étendre cette garantie aux possessions d'outre-mer des pays de l'Europe occidentale ; ils ont toutefois admis que l'Algérie faisait partie intégrante de la métropole, dont elle forme trois départements.

Une clause ferait également jouer la garantie dans le cas d'une agression venant de l'intérieur : il en serait tenu compte pour l'attribution du matériel de guerre aux pays signataires.

Le cas de l'Italie a donné lieu à de nouveaux échanges de vues. La France était primitivement d'accord avec les Etats-Unis pour son entrée dans le système défensif de l'Atlantique, bien qu'elle soulevât des difficultés géographiques que résoudrait peut-être plus logiquement la conclusion d'un pacte méditerranéen annexe ou adossé au pacte atlantique. Mais les sénateurs américains — dont dépend l'orientation de la politique étrangère des Etats-Unis — ont fait revenir le Département d'Etat sur sa manière de voir, encore que la France continuât à plaider l'accession italienne.

La question a revêtu un nouvel aspect à la suite de la décision prise par deux Etats scandinaves, la Norvège et le Danemark.

A l'issue d'une délibération à huis clos tenue le 3 mars, le parlement norvégien a en effet autorisé le gouvernement d'Oslo à solliciter une invitation à se joindre aux négociations relatives au pacte. Seuls les onze communistes du Storting ont voté contre cette adhésion. Depuis lors la Norvège est officiellement considérée comme un éventuel membre fondateur de l'alliance.

Le Danemark a suivi son exemple. Tirant la conséquence de l'échec des négociations interscandinaves pour l'élaboration d'un pacte de défense autonome de la péninsule, le gouvernement de Copenhague a envoyé à Washington son ministre des Affaires étrangères, M. Gustav Rasmussen, pour participer à la conclusion du pacte. Cette décision prise en vertu d'un accord réalisé au sein du comité danois des Affaires étrangères, où sont représentés tous les partis à l'exception du groupe communiste, a naturellement provoqué une réaction de ce dernier, dont le leader, M. Axel Larsen, a protesté au nom de la solidarité de son parti avec l'U. R. S. S., dont il a assuré que le pays « n'avait rien à redouter ».

LA RÉPONSE DE LA NORVÈGE A L'UNION SOVIÉTIQUE

Pour essayer de la détourner des puissances occidentales, le gouvernement de Moscou a proposé à la Norvège la conclusion d'un pacte de non-agression.

Cette proposition a été repoussée. Le gouvernement d'Oslo a fait connaître au Kremlin que le seul fait d'être signataires l'un et l'autre de la charte de San-Francisco et membres des Nations Unies rendait superflue la conclusion d'un pacte de cette nature. Il a d'ailleurs spécifié que son adhésion au pacte atlantique était conditionnée par la conformité de celui-ci avec les stipulations de la charte. Il a ajouté qu'il ne s'associerait jamais à une action inspirée par une politique agressive et n'accorderait pas de bases sur son territoire à des puissances étrangères aussi longtemps que la Norvège ne serait pas attaquée ou exposée à une menace d'agression.

La réponse norvégienne a produit à Moscou une certaine émotion tant par son ton de fermeté courtoise que par l'allusion finale à l'éventualité de la « menace d'agression ».

Le ralliement de la Norvège et du Danemark à l'alliance occidentale est évidemment une date critique pour la solidarité scandinave. Celle-ci, à vrai dire, n'a jamais constitué une union très étroite ; tout au plus les Etats de la péninsule ont-ils réalisé en 1938 une entente de caractère juridique sur la définition de la neutralité maritime.

La Suède, restée neutre dans la dernière guerre, n'a pas voulu souscrire d'engagements qui la fassent sortir de sa traditionnelle non-belligérance.

Quant à la Finlande, sa position d'Etat vaincu et sa mitoyenneté avec l'Union soviétique ne permettaient même pas d'envisager sa participation, à un titre quelconque, aux négociations de Washington. Mais il n'est pas exclu que le nouvel état de choses créé dans la péninsule scandinave n'amène les Russes à renforcer leur pression sur ce pays. La Russie tsariste portait ses regards sur les Détroits, qui représentaient, depuis Catherine II, la garantie de leur accession à la mer libre. Aujourd'hui le principe de l'orthodromie, qui fait du pôle Nord la route la plus courte entre les Etats-Unis et l'Union soviétique, confère aux pays scandinaves une importance de premier ordre dans les plans stratégiques de l'état-major moscovite. D'où la politique d'intervention russe auprès du gouvernement d'Helsinki, politique qui se traduit par l'envoi périodique de notes plus ou moins comminatoires, et surtout par la mobilisation des forces communistes de Finlande, dont le chef, M. Villé Pessi, déclarait récemment que son parti ferait cause commune avec les marxistes des autres pays scandinaves en cas d'attaque contre l'U. R. S. S.

A la suite de ces initiatives nordiques l'incorporation de l'Italie au pacte a dû être reconsidérée. Mais cette éventualité a remis à son tour en question l'équilibre politique des partis, par suite de l'opposition des socialistes gouvernementaux (dont le leader est M. Saragat), qui disposent de trois portefeuilles dans le cabinet. Peut-être, si cette crise s'aggrave, reviendra-t-on à la solution intermédiaire d'un pacte méditerranéen rentrant dans la catégorie des systèmes défensifs régionaux, mais rattaché, par son principe et ses objectifs, au système atlantique.

LES ILOTS DISSÉMINÉS LE LONG DES COTES SEPTENTRIONALES FORMENT DES ABRIS NATURELS OU LES PÊCHEURS NORVÉGIENS ONT ÉDIFIÉ LEURS PORTS.

PROBLÈMES SCANDINAVES

LA NORVÈGE ET LE PACTE ATLANTIQUE

Les trois pays scandinaves ont eu au cours de leur histoire des associations assez différentes : c'est ainsi que la Suède et la Norvège ne formèrent qu'un seul royaume de 1319 à 1380, puis par l'Union de Kalmar (1397) les trois royaumes se fondirent en un seul. Cela ne dura que peu de temps et, tandis que Norvège et Danemark restaient unis pendant quatre siècles (1430-1814), la Suède devenait une grande puissance et dominait tout le Nord du continent. Alliée au roi de France, elle fut pendant tout le XVII[e] siècle un élément essentiel du système européen. Mais elle ne put résister aux attaques de son puissant voisin : le tsar de toutes les Russies. Et sa prépondérance prit fin avec le plus beau moment de son histoire, celui qui est éclairé par ce grand génie que fut Charles XII.

Depuis cette crise, c'est-à-dire depuis le premier tiers du XVIII[e] siècle, les pays nordiques, placés à la périphérie du continent, sont restés à l'écart des convulsions qui ont troublé les Etats du Centre. De cette longue période de paix ils ont tiré de grands bénéfices, et particulièrement celui de faire évoluer leur régime politique sans heurts vers un système de collaboration entre les classes, dont les résultats nous remplissent d'admiration.

De 1815 à 1905 les royaumes de Norvège et de Suède ont constitué une unité politique : le Royaume-Uni de Norvège et de Suède. Le divorce de 1905 est le résultat de l'orientation des deux pays dans des tendances opposées : la Suède est un Etat baltique tourné vers l'Allemagne et l'Europe centrale, la Norvège au contraire répond à l'appel des pays océaniques, et ce petit pays possédait avant 1914 la cinquième flotte commerciale du monde.

La neutralité de la Norvège était garantie par un acte international. Comme l'histoire se répète ! Lorsque la France et l'Angleterre luttaient contre la poussée russe vers les Détroits et contre la destruction de l'empire ottoman par la Russie, en 1855 ces puissances alliées signèrent avec le Royaume-Uni de Norvège et de Suède un traité garantissant l'intégrité des territoires des deux royaumes. Cette garantie n'a pris fin qu'après le divorce de la Suède et de la Norvège, en 1907, par une déclaration de la France et de l'Angleterre. Mais à la garantie des deux puissances se substituait une garantie plus étendue, celle des quatre Etats de l'Europe : France, Angleterre, Allemagne et Russie. Le nouveau royaume de Norvège s'engageait par le même acte « à ne céder à aucune puissance, ni à titre d'occupation ni à titre d'une disposition quelconque, aucune partie du territoire norvégien ».

La dernière guerre a porté un coup à ce traité : l'Allemagne l'a violé en même temps qu'elle modifiait les conventions d'Oslo signées entre les deux guerres et qui prévoyaient la neutralité des trois Etats scandinaves et une entente économique tendant à l'unité.

A la fin de la guerre le rétablissement des rapports anciens entre les Etats scandinaves a été facilité par la création de l'Organisation des Nations Unies. Les trois Etats estimaient alors que leur sécurité était assurée par l'institution internationale. Les relations économiques, toutefois, manquaient de coordi-

nation. L'adhésion des trois Etats au plan Marshall a eu pour résultat de préparer un « alignement » en voie de réalisation.

Mais si du point de vue économique l'ancienne unité est possible, il n'en est pas de même au point de vue de la politique extérieure. La révolution de Prague de février 1948, la pression soviétique sur la Finlande ont changé les attitudes. Au front fixe de la guerre froide qui va de la Baltique à l'Adriatique s'ajoutent les deux ailes du Nord et du Sud. Celle du Nord comprend les Etats scandinaves, qui la prolongent par leurs territoires au delà du cercle polaire : le Groenland et le Spitzberg, le premier au Danemark, le second à la Norvège. Entre les deux camps la Suède défend la thèse de la neutralité armée, la Norvège celle de la sécurité garantie par l'adhésion à la coalition pacifique du pacte de l'Atlantique.

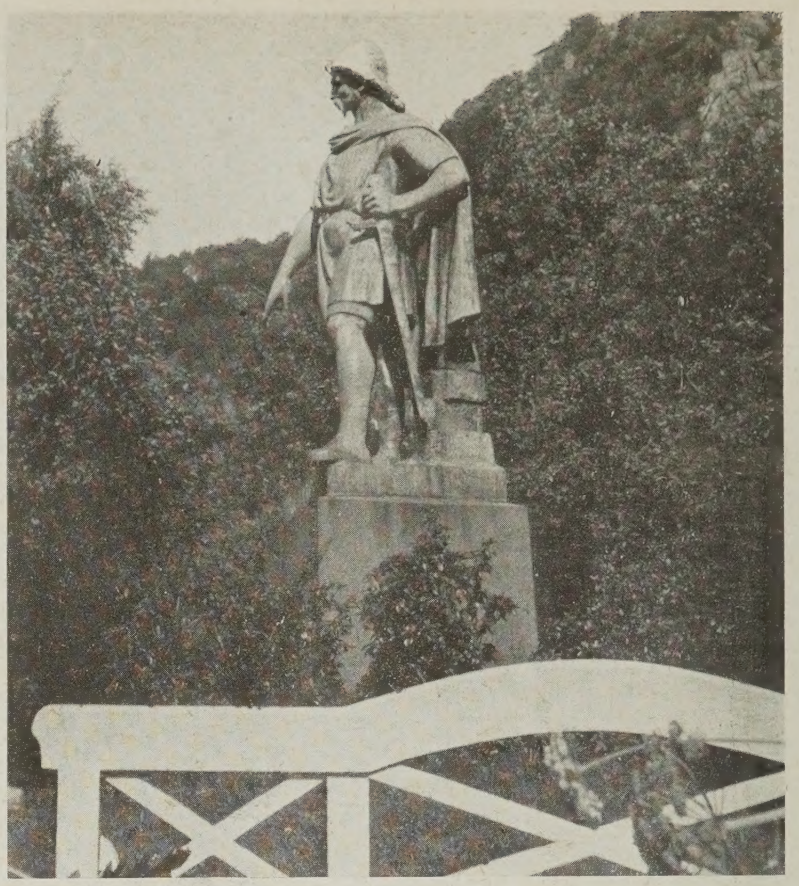
Pendant plus d'une année, au cours de conférences fréquentes, les deux thèses se sont affrontées sans que l'une ou l'autre puisse finalement l'emporter.

Deux événements récents allaient consommer la rupture : le gouvernement américain annonçait en effet que son aide militaire ne serait apportée qu'aux adhérents au pacte en cours de négociation, tandis qu'à ce même moment le gouvernement soviétique proposait à la Norvège d'ouvrir des conversations en vue de l'établissement d'un traité d'amitié et de non-agression.

Ainsi la Norvège était en face d'une double sollicitation. Sans aucune précipitation son gouvernement décida d'abord de s'informer du caractère de l'une et de l'autre. Pour cela M. Lange, son ministre des Affaires étrangères, partit pour Washington, d'où il revint en passant par Londres. A son retour il put fournir au parlement norvégien des explications complètes sur le pacte qui est en train de s'élaborer. Ce pacte est strictement défensif ; il ne prévoit pas l'entretien de forces dépassant la mesure des possibilités économiques du pays, ni la cession de bases sur son territoire. Les engagements de l'aide mutuelle en cas d'agression restent à établir.

Le gouvernement norvégien a proposé au parlement, et il lui a demandé un vote, d'être autorisé à participer aux négociations. Une fois terminées c'est au parlement, c'est-à-dire au pays, de se prononcer librement non seulement sur son adhésion au pacte de l'Atlantique, mais aussi sur l'examen de la proposition soviétique. Il en a été ainsi décidé. Contrairement donc à ce que l'on a affirmé la Norvège, si elle a peut-être déjà fait son choix dans son cœur, n'a pas encore pris d'engagement formel. Il est à prévoir que l'U. R. S. S. essaiera sans aucun doute de s'opposer à ce qu'elle le fasse.

ROGER CÉRÉ.

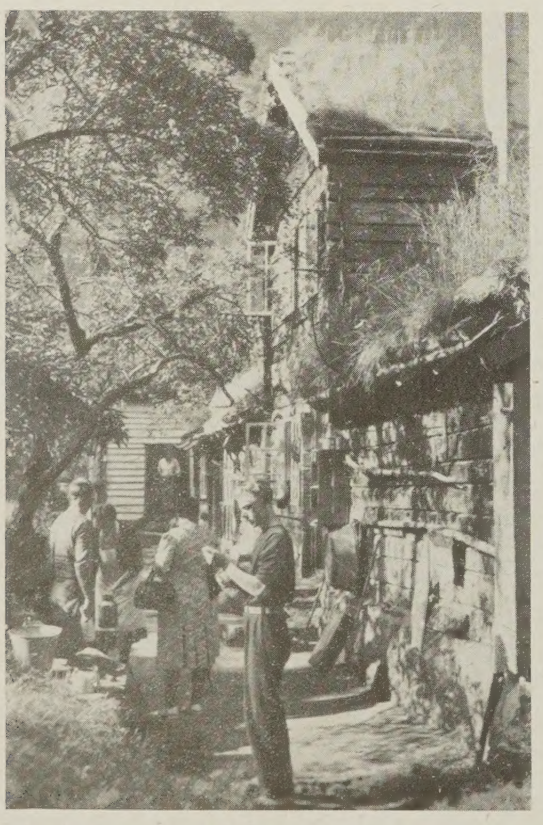


ROLLON, CONQUÉRANT DE LA NORMANDIE, A SA STATUE A AALESUND.

COUP D'ŒIL SUR LA NORVÈGE

DANS la plupart des pays, et spécialement ceux de la vieille Europe, la nature sert de décor, de toile de fond à des caractères et à des événements spécifiquement humains. En Norvège, au contraire, la nature est l'élément qui commande la vie. Non que l'histoire passée et présente du peuple norvégien manque d'originalité, loin de là ; mais les montagnes immenses couvertes de neige, de glaciers, de lacs, de forêts, de torrents et la présence continuelle de l'eau morcelant les contours, coupant des gorges profondes dans les rochers des fjords font que la nature norvégienne conditionne étroitement toutes les activités. En traversant ou en survolant le pays on comprend tout de suite pourquoi les habitants sont pour la majeure partie pêcheurs, bûcherons ou fermiers.

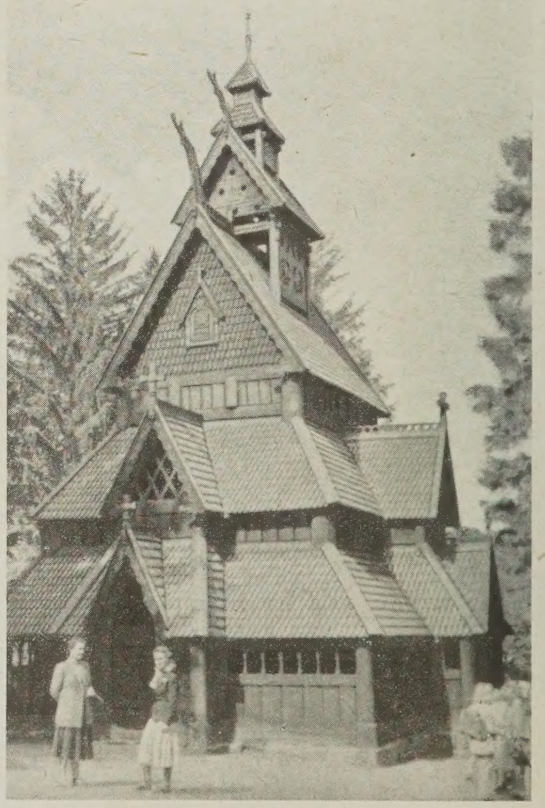
Dans cette Norvège miraculeusement belle chaque manifestation de vie possède un caractère neuf et profondément rafraîchissant. Les villages de pêcheurs, dans le cadre grandiose des montagnes, ressemblent à des constructions enfantines posées au hasard sur les milliers d'îlots disséminés le long des côtes. Placés à peu de distance les uns des autres, ces îlots forment des abris naturels pour les nombreuses flottilles de pêche. Quand les bateaux rentrent au port ils se serrent les uns contre les autres en plein milieu de la ville, sillonnant tout le ciel de mâts et de cordages. Les uns ont à l'arrière une voile brune triangulaire et sur le pont des filets bordés de grosses boules de liège bleues. Ceux-là vont dans les fjords pêcher la sardine. D'autres, plus importants, emportent, empilés sur le pont arrière, les barils dans lesquels les pêcheurs salent, au fur et à mesure de la prise, les harengs qu'ils vont chercher le long des côtes. La pêche de la morue est pratiquée surtout par les pêcheurs des îles Lofoten, qui opèrent vers l'Ecosse, l'Islande et le Groenland. L'hiver est la grande saison du travail. Les bateaux partent pour des randonnées qui durent des semaines, parfois des mois, et reviennent pleins à craquer. Alors les villages se transforment en fourmilières pressées qui emplissent la terre et l'eau de leur va-et-vient. Les usines d'alentour marchent aussi à plein rendement, conserves de sardines et de harengs de Stavanger



UNE FERME DANS LES MONTAGNES DES FJORDS.

UNE PAYSANNE DE LA PETITE ILE DE GISKE.

CE PÊCHEUR DES FJORDS A NAVIGUÉ 50 ANS.



L'ÉGLISE DE GOL, AU MUSÉE DE BYGDŒY.

Au fond d'un fjord de l'océan Arctique, Hammerfest est le plus septentrional des grands ports de pêche du continent européen.

et d'Haugesund, usines d'Aalesund, où des huiles vitaminées sont extraites des foies de morue et de baleine.

L'été est une période de semi-repos. Les « patrons » en profitent pour astiquer les bateaux et réparer les instruments. C'est aussi la période des longues soirées consacrées aux récits des aventures des dernières pêches.

Chez les fermiers, chez les paysans le rythme de vie est différent. Ici c'est la terre, ce précieux matériel, sur laquelle se concentre toute l'attention. Les fermiers forment un grand pourcentage de la population. Les plus favorisés habitent les vallées fertiles tandis que les plus modestes vivent sur les îles, partout où se trouve assez de terre pour planter un carré de choux et nourrir une chèvre ; il y a ceux qui font pousser du blé sur chaque lopin perdu entre de grandes pierres arrondies, et ceux qui nichent au sommet des montagnes en bordure des fjords. Pour ces derniers la vie est souvent pénible. L'impossibilité d'établir des routes les oblige à vivre à peu près isolés du monde. En été leur ravitaillement est assuré par les bateaux qui remontent les fjords : denrées et matériaux sont reçus sur un quai primitif installé près de l'eau puis montés à dos d'homme par d'étroits sentiers en zigzags ; quand la paroi est trop abrupte même pour un sentier on les hisse à l'aide de câbles. Mais en hiver le ravitaillement devient difficile : certains fjords gèlent, et il faut alors tout transporter par traîneaux. Les bâtiments de la ferme sont en général des constructions en bois recouvertes d'un toit de chaume où poussent pendant l'été des herbes et même de petits arbustes que broute parfois une chèvre aventureuse. Faire les foins en Norvège est pour le visiteur une expérience merveilleuse et pleine de contrastes : parfois l'îlot sur lequel on se trouve est si plat que l'on se croirait isolé en pleine mer sur un radeau ; d'autres fois on racle la paille sur des sommets surplombant océan et continent.

Il est aisé de se faire des amis parmi les paysans, comme d'ailleurs parmi toute la population norvégienne, surtout si l'on prend la peine de retenir quelques mots de leur langue. Ils s'intéressent aux étrangers, ils aiment beaucoup la France, qui représente pour eux toujours la patrie des arts et de la politesse. En face d'un Français ils ont toujours peur de paraître rustres. La vérité est que ces grands gaillards, peu volubiles, ne possèdent pas un vocabulaire d'expressions emphatiques comme nous, peuples latins ; mais ils pensent tout ce qu'ils disent. Profondément hospitaliers, ils vous invitent avec une cordialité touchante et vous offrent un « casse-croûte » de beignets de poisson, de confiture de baies sauvages et d'un fromage de chèvre spécial, jaune rouge, sucré, qui fond dans la bouche. Dans les forêts rien n'arrête l'activité des bûcherons. Lorsque les chemins sont couverts de neige ils font glisser le long des pentes les troncs, qui s'amoncellent plus bas dans les rivières. A l'aide de longues perches de bateleurs ils veillent à ne pas laisser les troncs s'entasser les uns sur les autres. Au moment de la fonte des neiges ils les lient à la façon de radeaux et les conduisent vers les scieries.

La Norvège est pour les jeunes un pays de rêve ; il semble qu'ici tout le monde soit jeune. L'hiver une population robuste et blonde, fervente des sports de plein air, émigre vers les montagnes, où des auberges, des hôtels d'une méticuleuse propreté sont aménagés pour les recevoir. Pendant la journée tout le monde glisse le long des pentes, car le ski est un sport auquel chaque Norvégien excelle depuis son enfance. Et l'on passe les longues soirées autour des cheminées. Mais l'été est attendu et savouré avec un enthousiasme tout particulier. Les Norvégiens ont conservé une ancienne coutume païenne : la fête du soleil, que l'on célèbre, en juin, le jour le plus long de l'année. Ce soir-là ils se réunissent pour allumer des feux de joie tout le long des côtes ou sur des bateaux qui sillonnent les baies, et ils continuent la fête les uns chez les autres, mangeant des harengs au vinaigre sur du pain noir beurré, le tout arrosé de schnaps (fort alcool de pomme de terre) et de bière. Tout l'été se passe dans un déroulement de réjouissances semblables, comme si les gens voulaient faire ample provision du soleil et de la chaleur qui leur ont manqué pendant de longs mois. Les oiseaux eux-mêmes ne s'y reconnaissent plus très bien ; quelques-uns se mettent à chanter vers minuit puis réalisent tout à coup qu'ils se sont trompés. Les touristes danois, suédois et anglais se mêlent à la population pour visiter les fjords avant de partir vers le nord contempler l'étonnant spectacle du soleil de minuit.

Il fait bon vivre en Norvège grâce à la mentalité saine et droite des gens. Ainsi que les autres pays scandinaves, leurs institutions sont imprégnées d'un socialisme pratique dont les réalisations sont fort en avance sur ce que nous connaissons chez nous. Cela assure à chaque humain un maximum de dignité indépendant de sa condition, qu'il soit bourgeois, ouvrier ou paysan. Partout on se trouve dans une atmosphère d'égalité, de camaraderie qui rend les rapports confortables et la vie agréable.

Un autre aspect attachant de ce pays est la conservation des traditions et de l'art populaire des temps anciens, et particulièrement de ces curieuses églises de bois à toits superposés dont certaines datent des XI^e^ et XII^e^ siècles. Elles sont pleines de sculptures étonnantes ressemblant parfois à s'y méprendre aux mâts totem des indigènes des îles du Pacifique. Les fonds d'autels et les chaires s'agrémentent d'anges et de saints sculptés aux expressions naïves, peints de bleu et de rouge, selon les coutumes des primitifs. Et les flèches des toits rappellent souvent les formes élancées qui ornaient jadis la proue des navires des Vikings. On conserve dans un musée d'Oslo plusieurs de ces bateaux aux lignes élégantes qui ont été trouvés enfouis aux endroits de sépulture des Vikings. Ces Vikings étaient les cadets des familles terriennes d'avant le moyen âge. L'héritage paternel passait de droit à l'aîné ; les autres fils, devenus navigateurs, partaient se tailler un royaume sur les côtes écossaises, anglaises et françaises. Les « musées du peuple » sont particulièrement intéressants. Ils groupent en plein air les différents bâtiments des anciennes fermes. Comme les paysans avaient l'habitude de ne jamais abattre une vieille habitation lorsqu'ils en construisaient une nouvelle, il a été assez facile de récupérer ces maisons et de les meubler telles qu'elles l'étaient autrefois, avec l'âtre au milieu de la pièce principale et les lits, ornés comme des châsses, dans les coins. Maintenant des femmes y circulent, habillées de beaux costumes paysans et portant les bijoux d'argent filigranés qu'aimaient leurs grands-mères.

La culture norvégienne, qui n'a rien perdu de sa vivacité et de son originalité, occupe toujours une place importante dans la vie nationale. Beaucoup de ses savants, de ses écrivains, de ses artistes ont acquis une renommée mondiale. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer encore une fois la grande influence que la nature exerce jusque sur la vie intellectuelle et artistique. La beauté inoubliable du pays rayonne dans la musique de Grieg comme dans la peinture de Munch et la prose de Sigrid Undset. Il semble qu'elle soit présente partout comme un élément de réalité majestueuse et sereine, comme un rythme supérieur auquel bat la vie de toute la population ; une population saine, toute simple, infiniment sympathique, de laquelle nous avons beaucoup à apprendre.

Geo O'Connor.

AYANT A SES COTÉS M. PAUL-HENRI SPAAK ET LES MEMBRES DU CONSEIL EXÉCUTIF, M. CHURCHILL INAUGURE LE CONGRÈS DU MOUVEMENT EUROPÉEN.

LE MOUVEMENT EUROPÉEN A BRUXELLES

BRUXELLES est devenu durant quelques jours un centre d'activité européenne. Les premiers ministres et les ministres des Affaires étrangères des pays du Benelux s'y réunissaient l'autre dimanche pour préparer une conférence prochaine. Le général de Lattre de Tassigny venait s'y entretenir de la sécurité occidentale. Mais la « vedette » était réservée au Mouvement européen, qui avait fait choix de la capitale belge pour tenir son premier congrès.

Ce Mouvement, on le sait, représente une synthèse des différentes ligues et associations privées qui s'étaient constituées après la victoire des Alliés dans le dessein de favoriser la création d'une Europe unie, gage de sécurité et de paix pour le Vieux Continent. Ainsi que M. Robert Schuman le rappelait en adressant ses vœux et ses encouragements aux congressistes de Bruxelles, c'est le 14 juillet 1946 que M. Winston Churchill, au cours de l'enthousiaste réception dont il avait été l'objet à Metz, lançait un premier et retentissant appel en faveur des « Etats-Unis d'Europe ».

Mais pour rendre efficace la propagande pour la Fédération européenne il importait de fédérer tout d'abord les groupements de bonnes volontés qui agissaient jusque-là en ordre dispersé. Deux ans de négociations et de pourparlers aboutirent à la création du Mouvement européen, qui vit le jour à La Haye en mai 1948. Il fallait également compter avec le scepticisme d'opinions publiques déçues déjà par les difficultés auxquelles se heurtait l'Organisation des Nations Unies.

A Bruxelles les congressistes ont pu mesurer avec satisfaction le chemin parcouru et les résultats déjà acquis.

C'est aux efforts obstinés des animateurs du Mouvement qu'est due la création d'une Assemblée consultative européenne, que viendra compléter un Conseil ministériel de l'Europe. Et l'on ne saurait considérer cette action comme étrangère à la décision qu'ont prise les cinq gouvernements de l'Ouest de jeter les fondations d'une Union occidentale.

Mais il avait fallu pour donner force et vie au Mouvement européen dissiper des préventions et vaincre des réticences. Le fait que M. Winston Churchill avait été l'initiateur et le promoteur de cette organisation valait à celle-ci d'être considérée avec quelque méfiance par les travaillistes britanniques et par les ministres de M. Attlee. Les partis socialistes, d'autre part, estimaient impossible de concevoir l'Union européenne en dehors du cadre de leurs doctrines. Préventions et prétentions s'étaient heureusement fondues à La Haye, l'an dernier, dans un accord qui devait se concrétiser par la présence à la tête du Mouvement de quatre présidents d'honneur : MM. Winston Churchill, P.-H. Spaak, Léon Blum et Alcide de Gasperi. Ni « conservateur », ni « socialiste », le Mouvement faisait appel à tous les partis résolus à s'associer dans la même volonté d'établir en Europe une paix constructive.

Le Congrès de Bruxelles, d'ailleurs, ne se présentait pas simplement comme une assemblée de groupements privés et d'hommes de bonne volonté. Parmi les dix-sept délégations nationales figuraient des personnalités hautement représentatives de la politique et de l'économie. La présence de délégués de l'Allemagne occidentale — invitée à s'intégrer à la communauté européenne — était, ainsi que le déclara M. P.-H. Spaak, « l'exemple de la force d'unité européenne triomphant des passions violentes des hommes et des nations pour se détourner du passé et s'orienter vers l'avenir ». Le Saint-Siège, d'autre part, avait manifesté sa volonté d'appuyer le Mouvement en déléguant le nonce apostolique à Bruxelles pour suivre de façon effective les travaux du congrès.

Préludant à ceux-ci deux grands meetings avaient été organisés au palais des Arts et en plein air, sur la place de la Bourse, où, en dépit de tentatives d'obstruction communistes, rapidement maîtrisées par la police, vingt mille assistants acclamèrent chaleureusement M. Churchill et les orateurs qui invitaient les peuples à seconder de toute leur foi la création d'une Europe unie.

Durant ses assises, qui se tenaient au palais des Académies sous le signe de l'emblème du Mouvement (le drapeau vert portant, en blanc, la lettre E), les délégués s'étaient tracé comme programme de consolider les résultats déjà acquis et de préciser leur conception de la solidarité européenne.

C'est ainsi que la commission politique étudia les moyens de donner une forme vraiment représentative au parlement européen. En dépit des appréhensions soulevées par la pénétration possible dans l'Assemblée consultative européenne d'éléments communistes résolus à « saboter » les travaux une décision devait être prise à la majorité en faveur de la désignation directe des membres du parlement européen par les parlements nationaux

Le Congrès s'est prononcé, d'autre part, pour la création d'une *cour européenne des Droits de l'homme* de neuf membres qui aurait mission de garantir les droits individuels, familiaux et sociaux de caractère économique, politique, religieux ou autre et qui serait compétente pour juger de toute violation de ces droits. Il n'était malheureusement pas du ressort des congressistes de faire droit à la requête des exilés des pays de l'Est touchant une condamnation des violations des droits de l'homme, qui sont monnaie courante dans les Etats à base totalitaire. Mais le Mouvement s'efforcera, par contre, d'obtenir, sous forme de cooptation, que des personnalités exilées soient admises à l'Assemblée européenne.

Mais l'acte le plus démonstratif de ce congrès réside dans le souci qu'ont eu les délégués d'élargir le champ de propagande du Mouvement dans les masses laborieuses. M. Jouhaux avait souligné la nécessité d'appeler les peuples eux-mêmes à donner la tonalité nécessaire à l'œuvre européenne en ouvrant les portes du Mouvement aux organisations ouvrières.

Or tandis que M. Duncan Sandys, gendre de M. Churchill, se voyait confirmé à la présidence du Comité exécutif, M. Léon Jouhaux était porté à la présidence du Conseil du Mouvement, dont M. André Philip devient le délégué général.

Ajoutons qu'à l'issue du Congrès de Bruxelles on prévoyait la réunion prochaine, à La Haye sans doute, d'une conférence des ministres des cinq nations occidentales et des ministres de la Suède, de la Norvège, du Danemark, de l'Eire et de l'Italie qui aurait à élaborer le statut du futur Conseil de l'Europe.

Accrochées aux contreforts des monts Himalaya, le long d'un chemin escarpé, les blanches stoupas bouddhiques émergent de la brume.

LE NÉPAL INTERDIT(*)

par Francis Brunel

Pendant notre séjour à Kathmandou, un aide de camp du maharajah, parlant parfaitement l'anglais et d'une courtoisie raffinée, a été chargé par Son Altesse de veiller à notre confort et à l'agrément de notre visite. Il organise pour nous une tournée des lieux pittoresques à voir et facilite l'étude que je poursuis des sculptures du Népâl. Il nous fait visiter le musée de Kathmandou et l'Institut de recherches, dans lequel on peut observer tous les échantillons de minéraux qui ont été relevés dans les chaînes hymalayennes du Népâl et notamment des blocs de cristal de roche absolument pur, d'une taille impressionnante.

Quant au musée qui se trouve à l'extérieur de Kathmandou, il se compose de plusieurs pavillons. Le premier, une sorte de musée de la guerre, renferme toutes les armes qui ont été utilisées, depuis les arcs et les flèches jusqu'aux canons en passant par les « koukris », sortes de cimeterres à la lame très lourde, les bombardes, mortiers, et aussi les fusils-mitrailleurs et mitrailleuses lourdes conçues et construites au Népâl même, si étrange que cela paraisse. Refuge de doctrines spirituelles, le Népâl en effet reste toujours un pays à traditions militaires. Ne dut-il pas soutenir de nombreuses guerres pour maintenir son indépendance contre des tentatives de conquêtes chinoises, tibétaines et... anglaises ? Parmi les étendards capturés au cours de ces guerres et conservés dans ce musée figurent les drapeaux de divers régiments anglais levés aux Indes, des drapeaux de l'*East India Company* qui, enrobés de mousseline protectrice, côtoient des oriflammes chinoises et tibétaines. Parmi les collections d'armes, les cottes de mailles, les épées et les sabres des grands capitaines du Népâl on est surpris de découvrir, dans une vitrine, une épée finement damasquinée portant sur la garde et sur la poignée les « combats d'Hercule ». Elle fut offerte par Napoléon III au maharajah du Népâl de l'époque au cours d'une visite que celui-ci fit à Paris. A côté, plusieurs grands cordons de la Légion d'honneur conférés à quelques-uns des derniers souverains. Enfin, se détachant sur cet ensemble, les fanions royaux et princiers avec leurs couleurs vives où l'on distingue quatre ou trois soleils

(*) Voir *France-Illustration* des 26 février et 5 mars 1949.

Les arbres gigantesques de la luxuriante végétation typique des forêts népalaises.

Bishul - Nagar Durbar
Népal

नेपाल ले बीर फ्रान्सलाई वधाई पठाउँछ । न्याय र शान्ति
को लागि हाम्रा सुपुत्र हरू दुइ महासमरमा कुम कुम जोरेर
लेडका हुन । यो लडाँईले नडफ्रडिएको संसार लाई फ्रान्सको
संस्कृती र सभ्यताबाट अमुल्य सन्देसा मिल्न सकद छ । एक
शानदार नयाँ संसार को स्थिती कायम गर्न हाम्रो दुइ मुलुक
साथ साथ प्रस्थान गरोस ।

श्री. पद्मशम्शेर

सम्वत २००३ साल चैत्र २२ गते.

LE MESSAGE DU NÉPAL A LA FRANCE

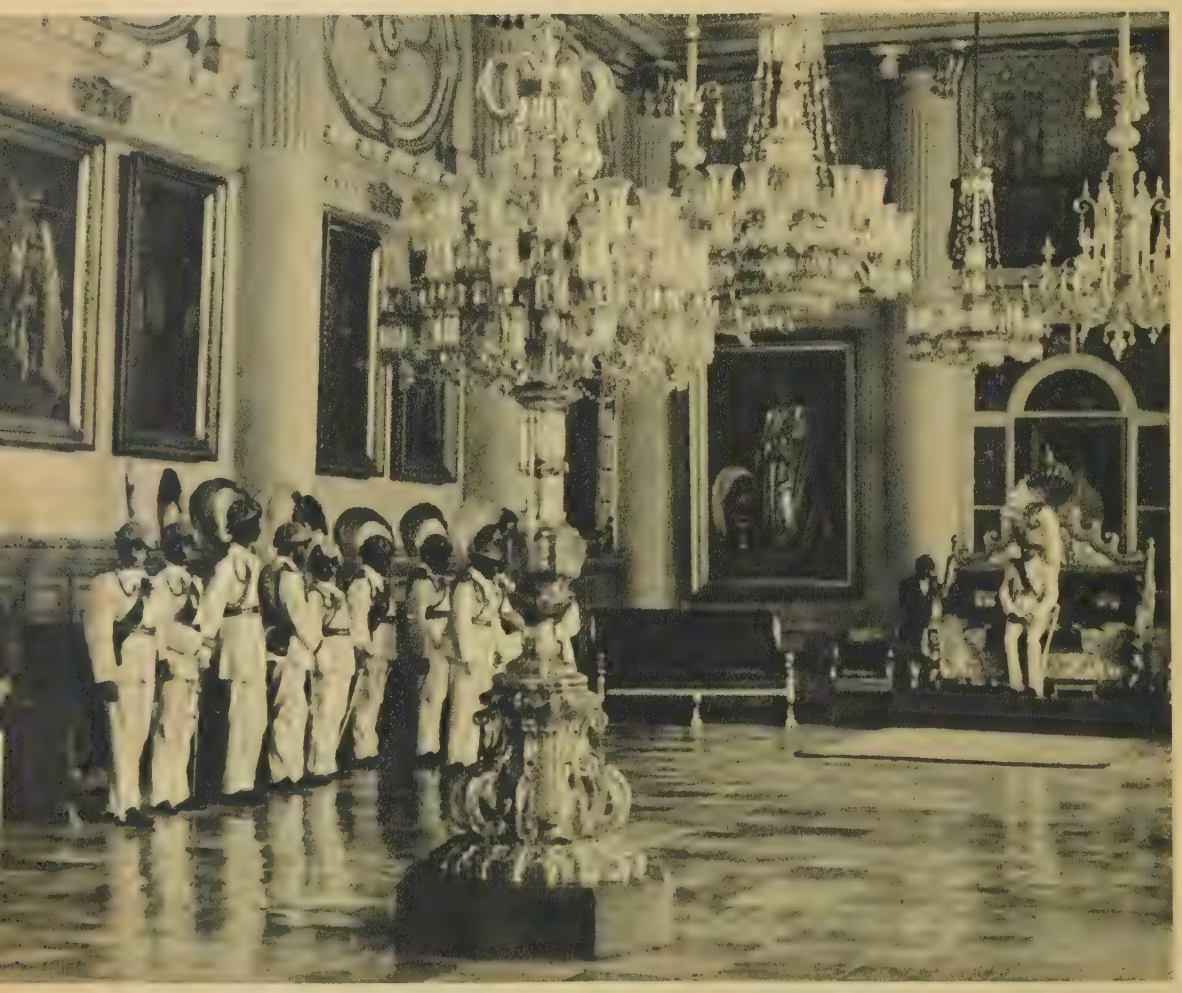
« Le Népâl salue la France chevaleresque et vaillante. Nos fils ont combattu coude à coude au cours de deux guerres mondiales pour la justice et l'humanité.

» Le Népâl est convaincu que la France avec sa vieille philosophie et son ancienne civilisation a pour le monde ébranlé d'après guerre un grand message.

» Que nos deux pays, ensemble, aillent de l'avant pour la création d'un monde nouveau et glorieux. »

SHRI PADMA SHAMSHERE.

S. A. PADMA SHAMSHERE JUNG BAHADUR RANA, MAHARAJAH DU NÉPAL, EN TENUE BLANCHE, LE CHEF ORNÉ D'UN CASQUE D'OR SERTI D'ÉMERAUDES, DE PERLES ET DE DIAMANTS, SURMONTÉ DE PARADIS.



S. M. LE ROI DU NÉPAL, SUR SON TRONE D'OR, ET SES DIGNITAIRES DANS LA SALLE DU DURBAR.

CI-DESSUS UNE FENÊTRE A PERSIENNE EN BOIS DE CÈDRE SCULPTÉ, CARACTÉRISTIQUE DE L'ARCHITECTURE NÉPALAISE. — LA JEUNE NEPTI, TYPE CLASSIQUE DES BEAUTÉS NÉPALAISES AU PROFIL FINEMENT CISELÉ ET AUX YEUX LÉGÈREMENT BRIDÉS. — CI-DESSOUS UN TISSAGE ARTISANAL DANS UN PETIT VILLAGE DU NÉPAL.

garance sur fond de flamme. Et cela rappelle que tous les soirs au couchant le soleil apparaît comme un grand disque rose descendant lentement dans la brume qui baigne la vallée du Népâl.

Un second pavillon abrite des sculptures et des statuettes d'argent et de bronze doré représentant des divinités du panthéon hindou et bouddhique. Certaines sont très belles et fort rares, encore qu'elles ne soient pas comparables aux merveilles existant dans les temples où elles sont encore l'objet du culte des foules.

AU ZOO DE KATHMANDOU

Au cours d'une excursion dans les environs de Kathmandou on nous fit passer par le jardin zoologique. A l'intérieur d'un vaste mur d'enceinte et en face du grand portail d'entrée la visite commence, d'une façon assez imprévue, par la découverte d'une grande statue de bronze de la reine Victoria en grand apparat de cour érigée devant un petit bassin charmant où glissent des cygnes noirs. Sans être très fourni, le zoo possède de curieux spécimens de la faune du Népâl, des couples de faisans rouge carmin tachetés de noir, dont le mâle a la tête noire, le dessous du bec et la collerette d'un bleu électrique ; un peu plus loin un groupe de porcs-épics hérissés, puis, dans une cage, un très grand gibbon noir dont les « ou-hou-ou ouaou » résonnent à des kilomètres. Vautrés au soleil, des rhinocéros de taille impressionnante, dont nous ne sommes séparés que par une murette de ciment et une petite porte constituée par deux madriers de bois que l'on fait glisser dans une coulisse. L'un des gardiens pénètre dans leur domaine et me fait signe de le suivre. Je m'exécute, pas très rassuré, une botte de paille à la main afin de pouvoir observer de plus près l'un de ces formidables et peu esthétiques voisins avec ses petits yeux, son bec de tortue, sa corne et les bourrelets de sa peau qui lui donnent l'air de porter une énorme cuirasse... et je me demande quel itinéraire il a dû suivre pour parvenir jusqu'au zoo de Kathmandou... Plus loin des tigres, superbes, rêvent, indifférents, tandis qu'une panthère mesure son espace et songe sans doute à la jungle où elle ne bondira plus.

Sur le chemin du retour nous traversons des bosquets de bambous géants au feuillage d'or que le vent fait frémir. Le long de la rivière de Kathmandou nous longeons les escaliers de pierre qui la bordent et les temples qui la surplombent. Le paysage ressemble étrangement à celui d'un coin de France, riant et vert. Nous sommes suivis d'une foule joyeuse d'enfants curieux. Sur les marches d'un temple est assise une ravissante jeune Népâlaise aux traits particulièrement fins, que je souhaiterais pouvoir dessiner ou peindre ; elle parle hindi, et ma demande, au lieu de l'effaroucher, est acceptée avec simplicité. Il est vrai que tout le monde, dans ce pays de pèlerinage, est d'instinct hospitalier et d'un naturel aimable et gai. Nepti, tel est le nom de cette jeune beauté du Népâl, viendra même nous voir à la maison d'hôte du maharajah dans ses plus beaux atours, une fleur de coquelicot plantée dans sa chevelure noire. Le lendemain l'aide de camp du maharajah vient nous donner les détails de l'audience qui nous est accordée au palais et qui est réglée selon un cérémonial ponctuel et précis.

DOUBLE DYNASTIE

Le régime politique du Népâl est assez curieux. Une sorte de double dynastie y préside : 1° la dynastie royale, spirituelle et héréditaire, représentée par un personnage quasi invisible, S. M. le roi du Népâl, Maharajadhiraja Tribhubana Bir Bikram Jung Bahadur Shah Bahadur Shamshere Jung (traduisez : grand roi, roi suprême des trois mondes, roi héroïque et courageux) ; 2° la dynastie des maharajahs, dont le prince aîné de la famille des Ranas exerce le pouvoir temporel de façon quasi absolue. De récentes décisions, consécutives à l'évolution profonde de l'Inde nouvelle, semblent devoir se traduire par une « constitutionnalisation » du gouvernement et une modernisation progressive de l'exploitation des richesses naturelles du pays.

Ces deux dynasties sont des dynasties hindoues. Récemment le maharajah du Népâl, âgé de soixante-quatorze ans, renonçait au pouvoir en faveur de son frère, plus jeune, afin de consacrer les dernières années de sa vie à la recherche de la sagesse. Ayant renoncé à toute sa richesse et au faste qui caractérisent la cour du Népâl, il a entrepris le pèlerinage des grands centres spirituels hindous de l'Inde.

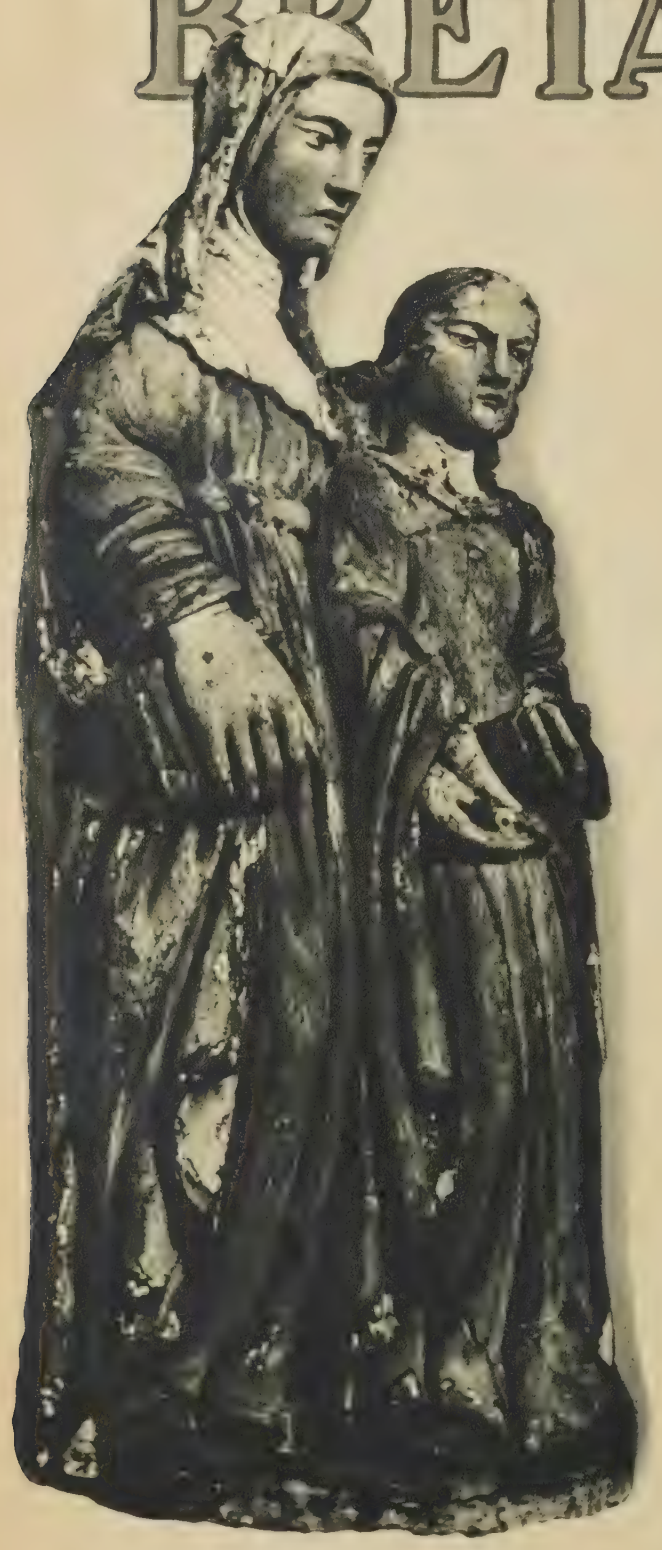
AVEC S. M. LE MAHARAJAH DU NÉPAL

Une voiture vient nous prendre pour nous conduire au palais. Nous longeons une grande esplanade où se déroulent les exercices militaires. Deux grandes statues équestres en bronze représentent des maharajahs qui s'illustrèrent au cours du siècle dernier.

A l'intérieur de l'enceinte du palais une compagnie de gurkhas et la garde personnelle du maharajah, rangées dans un ordre impeccable, figées comme des statues, présentent les armes. Les gurkhas, les soldats les plus fameux de tout l'Orient, ont combattu pendant les deux dernières grandes guerres dans les rangs des troupes alliées avec une bravoure qui leur a valu un bon contingent de « Victoria Cross ». Ils sont levés parmi les populations gurkhas du Népâl, célèbres pour leurs qualités d'endurance, de robustesse physique et pour leur dévouement absolu.

Nous sommes introduits, à l'intérieur du palais des maharajahs, dans un salon somptueusement meublé. Quelques généraux du Népâl qui appartiennent à la famille du maharajah nous reçoivent. S. A. le maharajah Padma Shamshere Jung Bahadur Rana, commandant en chef en même temps que premier ministre de l'Etat, une grande et noble figure avec sa moustache de neige, nous rejoint bientôt. L'Altesse nous pose maintes questions sur la France, dont il a suivi à la radiodiffusion les vicissitudes pendant la guerre et qu'il souhaiterait mieux connaître. Le maharajah tient en grande estime notre pays, et dès le lendemain il me remettait un message manuscrit en langue népâlaise, signé de lui, dans lequel il déclare souhaiter l'amitié de la France pour la création d'un monde « nouveau et glorieux ». N'est-ce pas une chose émouvante et réconfortante de voir que dans un pays quasi inconnu perdu au cœur de l'Himalaya et resté farouchement fermé à toute influence extérieure le nom de la France résonne d'une façon si prestigieuse ?

LA GRANDE PITIÉ DE L'ART POPULAIRE RELIGIEUX EN BRETAGNE



par ROBERT MOYSE

La mode est aux trésors ; c'est qu'on pressent des moissons fabuleuses, qui racontent à la fois l'homme et ses dieux. Mais ne croyez pas que les seuls dieux soient ceux qu'on ne comprend point, ni seuls beaux ceux des cultes barbares ; et d'ailleurs ce Dieu mort aux carrefours de nos routes n'est pas d'abord aimable, ni peut-être civilisé ; aux calvaires bretons il refuse de l'être, farouchement. L'art populaire français est souvent plus sauvage que l'art nègre, et pourtant moins connu. Ainsi forçons la mode et défrichons. En Bretagne il ne faut qu'écarter la ronce et l'oubli si tranquille d'où s'envolent des clochers pour voir paraître tout un monde de saints, de vierges et de christs, qui font un grand cortège aux plus belles croyances.

Les saints sont solitaires ; ils sont sur le sentier, et le sentier se perd. En Bretagne tout est loin ; on est toujours au bout du monde, dans ce silence d'avant les dieux. Aussi les dieux renaissent.

Il y a des calvaires célèbres ; ce ne sont pas les meilleurs. Ce sont des calvaires qui parlent ; et pour porter ce discours facile la sculpture est grasse. J'aime la Bretagne maigre. A Moëlan on ne voit d'abord qu'un clocher parmi les herbes et les feuilles, très lointain. Une fontaine, un lavoir, un calvaire savant où se tord magnifiquement un larron, celui sans ventre qui bombe le torse et dénude la cuisse, ivre et voyou ; cela éteint tout discours ; le Dieu qui domine cette fureur ne peut exister jusque-là. Et tant pis pour nous tous. Cette audace est le privilège du granit. La pierre est muette ; elle annule et refuse les nuances trop fines, l'œil vif, les lèvres moqueuses ; elle pense par tout le corps, triomphalement.

Les saints de bois sont plus sérieux ; ils savent qu'ils ont une histoire et rang au paradis ; ils portent visage comme on porte l'épée en ce XVIIe siècle désuet, naïf et étonné ; ils y mettent le cœur d'un jeune gentilhomme ou les atours de la belle dame. Petit Breton fera sa cour au paradis. Aussi la politesse règne plutôt que la doctrine ; et cela même est de doctrine, la foi précédant l'intelligence. Ces très charmants ne disent mot ; ils sont cachés comme une légende et discrets sur le détail. Ils ne racontent qu'eux. A mi-voix on les prie, et, silencieusement, ils se chargent de tout. Contre le rhumatisme ou le veuvage, contre tout ce qui réclame aide et sorcellerie on trouve un saint qui demande à Dieu le démon efficace. C'est la religion incohérente et le bonheur de ne pas douter. Les saints ne font pas question ; ils font partie de ces vagues relations qu'on est heureux de ne pas vexer et qui peuvent toujours servir. Aussi ils sont moqués et ridicules dans leurs habits trop grands sur des corps bosselés. Cette maladresse du geste, cette énigmatique expression qui souvent s'appareille aux plus beaux portraits et qui sait pousser à bout

« NOTRE-DAME-DE-PITIÉ. » (CHAPELLE SAINT-ARMEL.) ENVIRONS DU FAOUËT.

DMDEPICTED

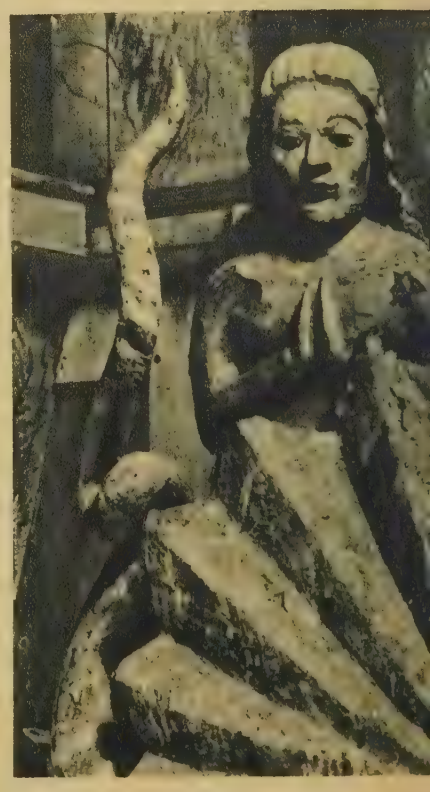
E MADELEINE. » (CHAPELLE DE TRÉMALO.) PONT-AVEN.

« APOTRE. » (CHAPELLE DE CRÉNÉNAN.)

« APOTRE. »

« SAINT MICHEL ARCHANGE. » (EGLISE DE LOCMARIA.)

« TÊTE D'UN SAINT JEAN. » (CHAPELLE AUX ENVIRONS DU FAOUËT.)



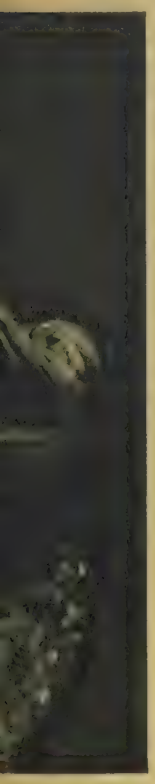
« SAINTE MARGUERITE. » (CHAPELLE SA

(Crénénan.)

« Saint Roch. » (Eglise de Locmaria.)

« Notre-Dame de joie. » (Pontivy.)

« Vierge a l'enfant. » (Lo



-du-Cloitre.)

la caricature, enfin cet étrange mélange de piété et d'ironie font un monde curieux où l'admirable côtoie le grotesque, où l'art s'efforce à trouver le point d'invraisemblance et de comédie qui bouscule la superstition et toute sorte de fanatisme. Je n'ai point vu de saints triomphants ; même la merveilleuse Marguerite de Quimperlé n'est qu'un visage étonné et beau de simplicité.

Le grand mystère de cet art populaire n'est donc pas où l'historien veut nous réduire ; j'ose croire qu'on trouverait plus facilement les sources et les dates, au moins approximatives, que le secret de continuer ou de refaire ce vaste mouvement artistique et religieux qui va des calvaires rugueux aux rétables dorés et aux Vierges admirables, aux saints polis et fructueux, à tout ce peuple d'ors et de voiles qui fait de notre Bretagne un immense musée. Mais quel pauvre musée ! C'est un musée sans clefs, sans gardien, sans vitres et bien souvent sans toit, musée par ses trésors et non par nos soins. J'ai vu tous les désordres et tous les abandons. Ces chefs-d'œuvre exposés au vol, aux vents, aux pluies et surtout à l'oubli feront douter de notre goût. Il serait permis de regretter qu'on ne les puisse soigner, que le bois se ronge d'un an sur l'autre, que parfois il pourrisse et se désagrège, si du moins l'on savait que les pouvoirs publics ne cessent d'y songer. Mais l'indifférence serait un crime si elle devait se prolonger.

Le répertoire photographique suffira sans doute à préserver ces œuvres de tout commerce ; mais qu'on songe aux périls bien plus graves que sont l'humidité et les vers dans des chapelles mal entretenues, où l'eau filtre de toutes parts, où nulle secourable main ne vient jamais nettoyer ni déplacer ces statues, généralement placées au mur ! Il faut agir, agir vite.

Je sais quelles querelles peut susciter cette question ; anciens et modernes s'affrontent toujours. Nos pauvres saints bretons sont trop vieux ou trop jeunes ; on les soupçonnera de quelque supercherie. J'en sais qui sont vieux et datés, d'autres plus neufs ; mais la plupart ne sont ni l'un ni l'autre, et se moquent irrespectueusement. Autre

« Sainte Marguerite. » (Eglise Saint-David a Quimperlé.)

question, et autres foudres : sont-ils peints ou repeints ? Mais les peintres savent que peindre est peindre plus d'une fois ; et qu'importe si le tableau est d'une main ou de plusieurs ! Le génie fait école aussi. Nous ne pouvons juger ; car les admirables couleurs dont se drapent ces corps sont encore celles des bateaux de pêche. Pourtant on conçoit que ces statues furent peintes toujours ; un regard fait leur essence, qui nous ramène du corps au visage et du visage à l'âme. Même la peinture renforce l'effet proprement sculptural par un art de choquer, de fausser l'ordinaire perspective ; saint Roch louche ; il est essentiel qu'il louche, et qu'encore nous louchions plus que lui par ce visage maquillé et cette même apparence du genou qui est comme un second visage, aussi important que l'autre, on oserait dire plus important. Les deux apôtres faunesques sont aussi des surprises, par ce mélange du poil hirsute et de l'or onctueux. C'est l'outrance ecclésiastique sur la païenne nature. L'œil cligne de côté et d'autre, au hasard d'une imagination qui se veut abusive et rit d'abuser. Regardez bien : l'œil est impossible, et le sourcil, et tout ; la peinture ne vient pas déformer au hasard, mais coule en fantaisie sur un visage cabossé à plaisir et fait pour être encore inventé sur l'invention. Cet art de maquiller sur le masque et de sculpter dans la pâte supposée, prévue, voulue empêche qu'on trouve à ces œuvres, qui sont manquées d'abord pour être réussies, non seulement une logique ou une méthode, mais un état premier différent du second. Art d'imagination et qui procède à reculons, comme sculpté en creux dans la matière multicolore de la plus riche invention, toujours en quête de soi. Cet inquiétant mélange de la forme et d'une matière qui la nie, ou la dévore, ou l'achève et la refait est peut-être ce qu'il y a de plus étonnant ici et de plus attachant après la grande leçon de la peinture moderne, qui éclaire cet art breton.

CHAPELLE SAINT-URLO. ENVIRONS DU FAOUËT. — « LE MAUVAIS LARRON. » (CALVAIRE DE LA CHAPELLE SAINT-ROCH.) MOËLAN. — CHAPELLE DE LOTHÉA. PORCHE LATÉRAL.

EXPOSITION RÉTROSPECTIVE ROGER DE LA FRESNAYE

« L'Homme chantant et buvant. »

Il est difficile de ne pas ressentir une certaine impression en parcourant les salles où est accroché à la Maison de la Pensée française cet ensemble d'œuvres de Roger de La Fresnaye. A chaque pas l'attention s'évade de l'œuvre pour songer à l'homme.

Il ne semble pas qu'on regarde une toile ou un dessin de La Fresnaye, mais que reporté dans le temps plus de vingt-cinq ans en arrière on écoute l'artiste parler de ses inquiétudes, de son besoin d'expériences. Et c'est très émouvant. Car jamais il n'y a rupture à proprement parler d'une étape à l'autre. Chaque moment de sa vie lui montrait qu'il ne pouvait faire autrement que d'agir ainsi : une enfance à santé fragile, une jeunesse prise par la guerre, un âge mûr profondément atteint par les suites de cette guerre.

Le passage est trop grave, trop important d'une discipline cubiste cherchant à s'exprimer par des valeurs abstraites à un humanisme descriptif et riche de spiritualité pour que, surtout lorsqu'on considère les haltes intermédiaires, on ne pressente pas le drame. Et rarement il a été avoué avec plus de sérénité, de noblesse et de simplicité, plus de naturel jusque dans l'angoisse que chez La Fresnaye. Et, chose importante à souligner, ce tragique qui se manifeste ici sous nos yeux possède une grandeur, un classicisme, une limpidité qui ne trompent pas : cet artiste-là est bien de chez nous. Toujours il entend être un créateur clair, limpide. Constamment tourné vers l'avenir qui le presse, il ne renie rien d'un passé dont il sent toute la force génératrice. D'ailleurs n'a-t-il pas écrit un jour, à peine âgé de trente ans : « Il n'est pas un art qui ne tienne pas au passé comme l'arbre à la terre. Une racine peut parfois s'égarer. C'est pour s'enfoncer ailleurs bien plus profondément... Un art totalement inédit ne serait accessible à personne et une beauté nouvelle ne peut nous émouvoir que si par quelque point, si ténu soit-il, elle se rattache à une beauté antérieure déjà ressentie » ?

Avec ce que nous savons de sa destinée douloureuse, voici une phrase-clé heureusement rapportée par Waldemar George dans la préface qu'il a écrite pour cette manifestation (manifestation dont il a été, mieux que l'organisateur, l'animateur profond par le cœur, l'intelligence et l'esprit critique). Et voilà sans doute pourquoi nous voudrions encore plus « engager la conversation » avec ce peintre qui a vécu, en quelques années et en parfaite conscience, non seulement des épreuves morales et physiques, mais une « aventure » esthétique fort proche de la nôtre qui se dilue dans le temps. Lui trouvait des solutions : ces œuvres toutes intéressantes ou remarquables dont nous avons sous les yeux des exemples, tandis que nous nous égarons dans des logomachies byzantines, devant de fausses audaces et en des discussions stériles dans la peur de nous tromper. Voilà pourquoi nous regrettons de ne pouvoir être de ses amis de façon réelle. Je suis sûr que s'il avait continué à vivre il nous aurait admirablement enseigné : il aurait été un des pilotes, un des chefs d'une génération qui en a tant besoin.

Parti de l'académique académie Julian, libéré par l'enseignement de Sérusier et de Denis chez Ranson, tenté par le cubisme, qu'il accommodera à sa manière, la souffrance le ramènera insensiblement vers la seule image de l'homme, centre de toute chose, de toute vie et de toute pensée. Et comme il demeurera raisonnable jusqu'au bout dans son mouvement, cette image, il la concevra d'abord dans ses effets extérieurs et décoratifs mêlés à des architectures et à des chevaux qui lui permettent tout un séduisant jeu de lignes, trop même dans cette façon d'illustration qui est un risque dangereux, pour aboutir aux dernières notations de soi-même promues à la dignité de vision universelle. Et c'est l'émouvante et extraordinaire série des *Malades*, simple suite de crayons dont l'éclat ultime et la pureté quasi sublime annoncent terriblement la disparition dans le néant enfin consentie.

Louis Chéronnet.

« La Conquête de l'air. »

« Viaduc de Meulan. »

La gastronomie... imprime à nos lèvres le ton du corail ardent ; elle chasse nos cheveux en arrière et fait trembler d'intelligence nos narines !

CHARLES MONSELET.

SALON GASTRONOMIQUE

La colombe revint dans l'arche avec un rameau vert, et Noé — père de la vigne et par conséquent des gastronomes — connut que le déluge était fini. Devons-nous de même penser, à voir renaître le Salon gastronomique du Grand Palais interrompu depuis la guerre, que le temps des restrictions est clos et que la vie va redevenir normale ? Peut-être... Il y a des signes d'ailleurs : le succès de l'emprunt, la baisse de l'or, la chute verticale des prix agricoles — qu'on s'étonne un peu de voir déplorée par ceux-là mêmes qui la veille vitupéraient la vie chère — et tout de même le fait qu'on trouve à peu près tout ce qu'on désire à condition d'y mettre le prix.

UNE RÉACTION RÉGIONALISTE

Le Salon dans cet ensemble apparaît comme un signe, et il a en même temps une valeur d'exemple et d'action. Mais au fait de quoi s'agit-il ? Rappelons-le pour ceux qui l'ignorent ou qui l'auraient oublié.

Le premier Salon gastronomique, créé par Edouard Rouzier en 1924 au Salon d'automne, fut une réaction régionaliste, réaction réclamée d'ailleurs par quelques vrais gastronomes, tels qu'Austin de Croze ou Curnonsky.

En fait, de la fin du XIX[e] siècle à la paix qui suivit la première guerre mondiale, la cuisine française connaît une manière d'éclipse. Elle se normalise, devient standard, se gâche par un snobisme puéril qui attache plus d'importance aux noms pompeux et ronflants de plats qu'à leur essence. Le veau — oh ! Marengo — devint une victoire et toutes les soles furent « suprêmes », sans parler des Dugléré servis dans les banquets démocratiques.

Nos anciens, plus simples, écrivaient tout uniment : « Langues enfumées, saucisses de boulongne, pastez de jambon de Meaux, etc. », ou encore : « Langues de mouton à la vinaigrette, oisons à la malvoisie, paons revêtus, pieds à la sauce d'enfer, à l'esturgeon, poussins au vinaigre, sanglier aux marrons, etc. », suivant ainsi avant la lettre — car les deux menus auxquels j'emprunte ces citations sont du XVI[e] siècle — le grand principe de La Bruyère : « Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou neige ; dites il pleut, il neige. »

LES BONS PATISSIERS SONT PRESQUE AUSSI RARES QUE LES BONS ORATEURS. ON DEVIENT CUISINIER, MAIS ON NAIT ROTISSEUR.

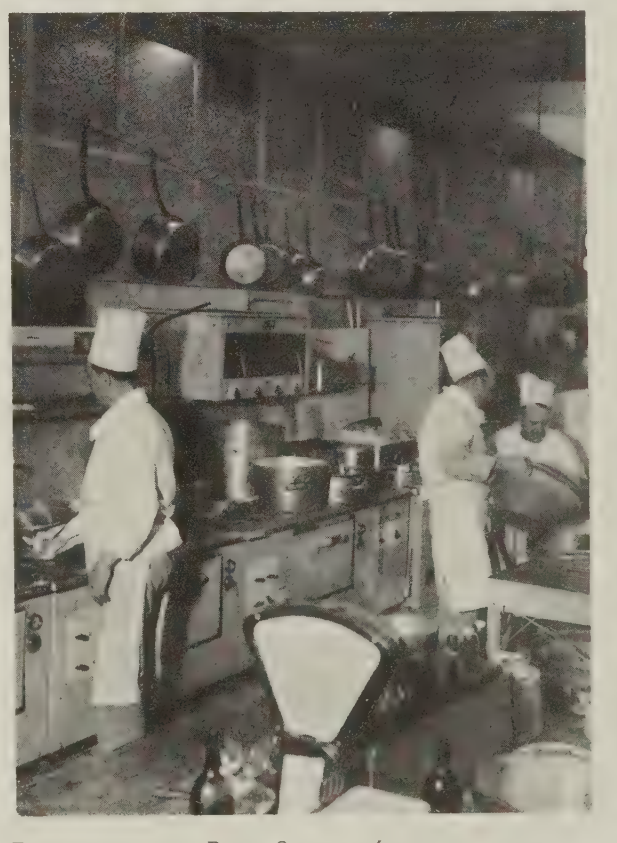
Ces erreurs d'écriture n'auraient point été graves si elles n'avaient correspondu à des effets concrets. La cuisine des grands hôtels — on ne parlait pas encore de palaces — fade, incolore, banale, sans accent, dont le fin du fin consistait à transformer à tel point la matière accommodée qu'elle en devenait méconnaissable, sévissait partout. Dans les hôtels des petites villes on vous servait n'importe quoi. Un menu typique pouvait s'établir ainsi : « Potage Crécy, merlan frit, veau, salade cuite ou nouilles, dessert. »

Voilà donc où nous en étions à peu près partout en France environ 1920. Certes, il existait bien ça et là des particuliers raffinés ou des maisons aux traditions bourgeoises, des cuisinières de chanoines ou d'archevêques, des auberges de campagne où l'on gardait des traditions et, peut-être plus à l'étranger que chez nous, quelques grands chefs qui maintenaient l'honneur de la grande cuisine, de la cuisine bourgeoise et de la cuisine régionale. Mais c'était l'exception. L'effort des gastronomes de cette génération fut précisément de ranimer et d'exalter cette cuisine régionale. C'est à quoi s'employa le Salon gastronomique dès 1924.

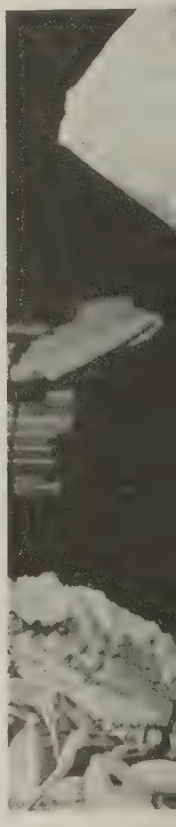
Des hôteliers venus du Quercy, du Gâtinais, du Jura, de la Bresse, de Normandie, du Périgord, du Lyonnais, du Bordelais, de la Bourgogne — et j'en passe, car ils étaient une quarantaine — officièrent au Grand Palais, découvrant aux Parisiens la classe, le charme, l'ingéniosité et la diversité de nos terroirs gourmands et de nos spécialités provinciales. Des vins de grande classe orchestraient chaque mets. Et les plus ignares pouvaient prendre là à bon compte — 40 francs ! je crois — une leçon de gastronomie.

L'effort renouvelé en 1927 le fut aussi en 1931, et cette fois nous eûmes

LA POULARDE « HONORE » LA BROCHE. DÉCOUPEZ-LA BIEN POUR L'H



EN SON PALAIS DE ROME SCAURUS ÉTAIT PLUS SOUCIEUX DE SA « CUISINE » QU'IL NE L'ÉTAIT DE SA RÉPUTATION.



OU L'ON VOIT DÉCORATEUR,

L'HARMONIE D'UN METS LA SAUCE, « FORTE » OU « DOLCE », EST LA NOTE JUSTE.

CIANT A LA FOIS
TECTE, SCULPTEUR.

« TROP DE VIN POUR LA MESSE, PAS ASSEZ POUR FAIRE TOURNER LES MOULINS, DONC IL FAUT LE BOIRE ! »

la surprise de voir, au même Salon d'automne, deux Salons gastronomiques, dont l'un, plus officiel et également intéressant, organisé par la Société des cuisiniers français. L'idée était bonne sans doute — bien que sanctionnée dès 1924 par un déficit de 200.000 francs — puisqu'elle faisait école...

En 1939 M. Paul Breton, commissaire général des Arts ménagers, accueillait le Salon gastronomique, et une série de vingt-trois manifestations, dont dix-huit déjeuners et cinq dîners de gala, perpétuait une tradition déjà glorieuse. L'un des sommets fut le déjeuner du corps diplomatique, qui rassembla sous l'égide du champagne plus de cent diplomates réunis en un congrès gastronomique imprévu où ne manquaient ni les Talleyrand ni les Carême.

Il y eut aussi, sur le plan gastronomique pur, un dîner des « bonnes auberges » de la vallée de la Dordogne et du Sarladais dont chaque plat était une spécialité et un déjeuner du Vivarais servi par Baratéro de Lamastre, trop tôt disparu, un jeune maître, élève du grand Escoffier, qui ont laissé dans le palais et la mémoire des dégustateurs un souvenir émouvant.

LA NOUVELLE CROISADE GASTRONOMIQUE

Las ! Depuis que de ruines ! Et la benoîte île des Plaisirs elle-même, imaginée par le bon Fénelon, où le vent complaisant vous soufflait des gaufres dans la bouche, où les ruisseaux étaient de chocolat, les maisons en croûte de pâté et où il pleuvait du vin blanc — le gentil pays ! — a dû sombrer corps et biens. Des années : privations, restrictions, disette, et vous connaissez le proverbe : « Il ne faut pas parler de corde...

Mais il faut cependant revivre, et la gastronomie est sur le tapis vert du monde un des atouts majeurs de notre pays. Notre balance commerciale aussi en bénéficie, et le tourisme, la meilleure de nos « exportations invisibles », ne saurait s'en passer. Le Salon gastronomique, qui grâce à M. Paul Breton vient d'établir ses tréteaux et ses cuisines au Grand Palais avec vingt chefs et cent soixante aides, marmitons et serveurs, arrive à son heure.

Il a comme directeur technique — Edouard Rouzier étant devenu président d'honneur du comité — un jeune maître, M. Pignarre, qui loge Comus sur la première plate-forme de la tour Eiffel, dont il a fait à la fois un rendez-vous très parisien et très gastronomique. Les festivités prévues, et dont certaines sont déjà révolues, rallient les noms : Alsace, Anjou, Languedoc Provence, Bordelais, Bourgogne, Champagne. L'une, qui vient en troisième lieu, a été dédiée au « poisson » cher à l'excellent gastronome Lefébure, qui préside une association créée pour développer — employons un mot savant — l'ichtyophagie. Et une huitième, en réalité la première, fut, sous l'égide de l'Ile-de-France, dédiée à la presse. Une grande association gastronomique patronne chaque journée, et chacune d'elle est présentée par un grand chef venu de province. On a réalisé — et c'est là un prodige — un accord aussi somptueux entre les mets et les vins qu'aux précédents Salons.

Sept ambassadeurs ou ministres plénipotentiaires ont honoré ou honoreront de leur haute autorité ces manifestations. Et cela permet aux participants de fêter tour à tour, entre le riesling ou les côtes du Layon, le corton ou le calon-Ségur, en les alliant à nos provinces : les Etats-Unis, la Suisse, le Canada, l'Argentine, la Grande-Bretagne, la Belgique et le Portugal. « Les bons comptes font les bons amis », dit la sagesse des nations : les bons repas aussi.

Dès le début de ce Salon un phénomène assez curieux s'est produit : une ruée, une ruée colossale à faire craquer les portes et qui oblige tous les jours à refuser du monde. Trop d'amateurs ! On dîne déjà à bureaux fermés. Et cela, à une époque où la vie n'est pas très facile, ne laisse pas d'intriguer. En 1939 la montée de la marée avait été lente, et Dieu sait cependant si le prix du repas était acceptable : 90 francs. La première semaine une demi-salle seulement. Il est vrai qu'ensuite ce fut la montée en flèche...

Alors quoi ? Comment expliquer le succès actuel ? Une revanche à prendre ? Un long arriéré de restrictions ? L'attrait du prix, qui, seize fois plus élevé, apparaît minime et n'a pu d'ailleurs être consenti qu'à titre de propagande et grâce à la chaleureuse collaboration de toutes les régions des grands vins et des grands alcools ?

Le goût de la gastronomie, longtemps refoulé, se détend-il soudain, épanoui sous cette pléiade de festins ? Souhaitons-le. Mais alors, chers convives d'aujourd'hui et de demain, permettez-moi de vous donner un dernier conseil, celui-là même que j'entendis formuler à l'issue d'un somptueux déjeuner qui couronnait un congrès vineux et que présidait avec infiniment d'humour un de nos amis britanniques. L'œil vif, la lèvre ironique, il nous susurra :

« Quand vous sortirez, le teint animé, l'esprit presque trop optimiste, et qu'on vous fera avancer votre voiture, prenez bien garde, car sans doute vous en verrez deux ; mais c'est la première qu'il faut prendre, car la seconde n'existe pas ! »

PAUL-EMILE CADILHAC,
de l'Académie des gastronomes.

LES HONNEURS POUR M. PIGNARRE ET POUR L'ÉLITE DE SA BRIGADE.

Canard de Rouen.

Coq du Sussex.

Pigeons huppés de Soultz.

AU PARC DES EXPOSITIONS

BASSE-COUR EUROPÉENNE

Si le jour où les hommes lièrent au timon les grands bœufs accouplés — c'est Lamartine qui parle — fut une date mémorable, l'invention de la moissonneuse-lieuse en fut une autre. De plus en plus la vie rurale se mécanise. Elle y gagne en rapidité de travail, en confort, en hygiène. Surtout elle y trouve un remède à l'absence de main-d'œuvre. La machine vient y parer aux champs, à la laiterie, à l'intérieur de la ferme. On attèle toujours les bœufs, mais les vaches sont confiées à des tire-lait qui accomplissent le geste millénaire de la trayeuse.

Il est vrai que les vaches qu'on voyait au Salon de la machine agricole qui vient de se tenir pour la vingt et unième fois étaient empaillées, donc silencieuses.

Ce n'était pas le cas des volatiles encagés dans un bâtiment voisin du parc des Expositions, à la porte de Versailles. La tapage qu'ils menaient attestait qu'ils étaient bien vivants. Quel concert ! Le Salon de l'aviculture en avait fourni l'occasion en installant une gigantesque basse-cour.

Ce Salon était le 85e. Et pour donner à cet anniversaire, témoignage d'une vigoureuse longévité, une particulière importance, la Société d'aviculture française avait agrandi le Salon jusqu'aux dimensions d'une manifestation internationale, d'une exposition européenne.

Il n'y a d'ailleurs pas plus d'unanimité pour disputer pacifiquement des mérites de gallinacés choisis que pour résoudre les problèmes politiques. En l'occurrence l'Europe était représentée par la Belgique, le Danemark, la Hollande, le Luxembourg et la Suisse. Une sorte d'Union occidentale des poulaillers !

Plus de huit cents exposants étaient venus, amenant sept mille animaux appartenant à trois cent cinquante races différentes. On voyait même de minuscules poneys des Shetland, un peu égarés peut-être en cet endroit, mais si gentils ! Des jouets vivants.

Cette assemblée caquetante, gloussante, roucoulante, hennissante s'en donnait à plein gosier. Poules, oies, canards, pigeons manifestaient à leur manière surprise, peur, mécontentement, inquiétude. Parfois le clairon d'un coq retentissait comme s'il se fût agi de réveiller le soleil. Seuls les lapins, fronçant le museau et mâchonnant, semblaient réprouver ce vacarme.

Tous ces sujets d'élite subirent avec beaucoup de dignité l'examen d'un jury scrupuleux qui distribua des récompenses qui remplirent de satisfaction les possesseurs de ces précieux animaux.

L'exposition connut même les honneurs de la visite du ministre de l'Agriculture, M. Pflimlin. Nous ne savons si les industrieuses abeilles — car il y avait aussi des ruches — fournirent au représentant du gouvernement des comparaisons oratoires. Mais ne doutons pas qu'il ait en ce lieu affirmé que la poule au pot reste le vœu de chaque régime pour ses administrés.

R. D.

Un beau spécimen de dinde présenté au jury.

Poussins de Rhode Island et de Bresse.

Les plumes d'autruche : orgueil du Gille.

La foule, joyeuse, bombardée d'oranges.

On défile en levant le « ramon » en cadence.

Un visage ami vient d'être aperçu... Préparons-nous a lui lancer quelques oranges.

LE CARNAVAL DE BINCHE

Le dimanche qui précède le mardi gras, dès que la route ou le rail vous laisse aux portes de Binche, c'est tout un climat et un rythme obsédant qui s'emparent de vous pour trois jours sans la moindre pause. Vous n'avez pas gagné les premières maisons de la petite ville hennuyère que déjà vous ne rencontrez plus que des bandes joyeuses allant de café en café en traînant les pieds, genoux fléchis, corps en avant, au son précipité de la viole (qui est en fait une sorte d'orgue de Barbarie). A Binche personne ne marche plus désormais. Jeunes et vieux, ouvriers et notables, joyeux drilles ou bilieux, tous, indigènes ou étrangers, courent sans résistance à « cu del musique », comme on dit, sans que l'expression soit triviale le moins du monde.

Le travesti est de rigueur, ne serait-il composé que d'un chapeau burlesque ou d'un faux nez. Car à ceux qui tiennent à sauvegarder leur dignité les « coups de vessie » sont généreusement distribués. Et ces ballonnets en peau de porc s'acharnent sur les têtes avec tant de farouche insistance que rares sont ceux qui se soucient d'être pour toute une soirée, à cause d'un chapeau mou ou d'un complet trop élégant, la « tête de Turc » d'un groupe impitoyable.

Binche va vivre son jour d'apothéose, son jour de mardi gras, le jour de ses Gilles. Il est 4 heures. Le Gille se lève dans le miracle et le mystère de ce jour béni.

Déjà il frémit sous la blouse qu'il endosse et qu'un bourreur bénévole et expert commence de « bosser ». L'une après l'autre les touffes de paille, malaxées suivant une technique et des règles séculaires, trouvent leur place sous l'étoffe qui se tend peu à peu. Son costume de lin grège s'orne d'appliques de drap anglais jaunes, rouges et noires : lions couronnés du Hainaut et soleils étoilés. Aux pieds, de simples sabots de bois léger.

Mais voici qu'il doit mettre maintenant la lourde ceinture de grelots que le patois désigne du nom d' « apertintailles ». Puis la collerette aux fins tuyautés de précieuse dentelle blanche, la

« barette », le bonnet immaculé qui prend bien le menton, le « ramon » en main droite, court balai que chaque Binchois explique selon son imagination, et... le Gille est prêt à prendre la « goutte » traditionnelle.

Il ne s'attarde pas ; le tambour vient le chercher, de même qu'il le reconduira. Un Gille ne rejoint et ne quitte jamais seul le cortège de ses frères.

Au grondement trépidant de ce tambour, au son cuivré de ses « apertintailles » le Gille tressaille. L'âme de Binche s'insuffle en lui... Le miracle s'accomplit... Le Gille entre en transes... Majestueux, impeccable, il s'avance lentement de cette marche dansante et saccadée qui lui est propre et qui l'obsède, brandissant rythmiquement le « ramon » qui souligne sa danse hiératique.

Dans la rue émerveillée, il rejoint d'autres Gilles, raides et tressautants comme lui, qui se dirigent en procession vers l'hôtel de ville.

La maison des édiles ouvre grandes ses portes. Et sous les vieux blasons de Binche M. Deliège, le bourgmestre, accueille et sacre les groupes, les uns après les autres, dans une assourdissante débauche de tambours et de caisses. A ceux qui ont déjà « fait » le Gille vingt-cinq fois, il remet, dans une émotion générale non feinte, une médaille commémorative de ce jubilaire. Avec des confrères belges, anglais, américains et les reporters de la Radiodiffusion française, je tente de me frayer un chemin dans ce tohu-bohu. Dans la belle salle des mariages où le bourgmestre a tenu à offrir le champagne (seul breuvage autorisé !), si les ministres belges du Budget et de la Justice, ainsi que le gouverneur du Hainaut, n'ont fait que retrouver Binche une fois de plus, je constate que, pris au piège, M. le maire d'Aix-les-Bains, M^me^ de Lattre de Tassigny, M^me^ B.-Foch, petite-fille du maréchal Foch, la romancière française Claire Sainte-Soline « font » le Gille à qui mieux mieux, s'arrêtant à peine pour signer le livre d'or de la ville.

A 15 HEURES, LE RONDEAU DEVANT L'HOTEL DE VILLE. AU FOND, L'ÉGLISE SAINT-URSMER.

LE DÉLIRE COLLECTIF EST A SON PAROXYSME, LE SOIR ON DANSE SOUS UNE PLUIE DE FEU.

Et le temps s'écoule. C'est le déjeuner rapide des Gilles dans leurs familles, puis de nouveau la procession à travers les rues endiablées de farandoles. Pour la première fois de la journée le Gille porte son chapeau : une « buse » (sorte de haut de forme) faite de petites fleurs et de motifs dorés supporte huit plumes d'autruche donnant au tout plus d'un mètre de hauteur.

La ville n'est plus qu'une mer de plumes neigeuses qui oscillent en cadence au rythme du pas de Gille. Et voici que de leurs longs paniers d'osier si particuliers les Gilles tirent des oranges sans nombre dont ils bombardent fenêtres et spectateurs. Les maisons, toutes protégées par des grillages, ruissellent du jus lumineux, et plus d'un quidam aura ses vêtements perdus. Mais la joie a raison de tout. Binche devient une rivière odorante.

La neige qui tombe depuis peu donne au défilé un charme nouveau. Rien ne peut décourager la foule heureuse et les Gilles qui vont former sur la grand'place le rondeau de 15 heures. Les farandoles bariolées d'étudiants aux calots et insignes de toutes les universités belges s'écartent docilement pour leur faire place d'honneur.

Puis le cortège reprend sa marche saccadée à travers les rues enfiévrées. Dopés au champagne dans tous les cafés, les Gilles « tiennent le coup » et ne donnent nul signe d'épuisement. Ils paraissent littéralement « possédés » par un génie connu d'eux seuls. Quand sonnent les 5 heures ils cessent de lancer des oranges, donnant ainsi congé à chacun des porteurs qui les ravitaillaient. Puis quand tombe la nuit ils abandonnent leurs chapeaux mirifiques, avant de se regrouper une dernière fois à Battignies pour le cortège aux lumières. Maintenant en simples barettes blanches, ils parviennent à la grand'place sous une pluie de feu. Et c'est la magie des feux de Bengale allumés soudain. Le délire collectif est à son paroxysme.

Enfin, sur la toile de fond qu'est l'église ogivale Saint-Ursmer, s'allument et s'éteignent tour à tour une gigantesque Marie de Hongrie et un Gille lançant des oranges, tandis que s'inscrivent en chiffres lumineux les dates du quatrième centenaire : 1549-1949.

La sœur de Charles-Quint, régente des Pays-Bas, savait-elle, en organisant en 1549 pour son neveu l'archiduc Philippe d'Espagne des fêtes brillantes en son château de Binche, qu'elle donnait vie à une tradition fidèlement maintenue d'année en année et de siècle en siècle ? La récente conquête du Pérou (1540) permet de penser que les seigneurs de la cour de Marie de Hongrie se plurent peut-être à se déguiser en Incas. Et ces fêtes inspirèrent-elles les Binchois dans les années qui suivirent ? C'est fort vraisemblable.

Il reste de toute façon qu'une ville entière se ruine chaque année pour ce carnaval, qui marque le premier jour de l'année binchoise. Il n'est pas rare en effet que les ouvriers de Binche, presque tous tailleurs, vendent leur machine à coudre pour faire face aux dépenses coûteuses que nécessitent le costume, les oranges, le champagne français et la réception des invités. « Faire » le Gille est une religion et ne le « fait » pas qui veut : il faut être pour cela Binchois ou fils de Binchois. Gille dès qu'il sait marcher, le Binchois met son point d'honneur à le rester jusqu'à ses « septante » ans et plus. On raconte même qu'un Binchois qui résidait sur ses vieux jours en Angleterre, entendant soudain un air de Gille, se mit debout pour esquisser le pas cher à sa jeunesse, avant de tomber raide mort, terrassé par l'émotion.

ROBERTE PEY.

LES GILLES, A L'AUBE, PARCOURENT LA VILLE. IL Y A DÉJA DES GRILLAGES AUX FENÊTRES.

Photographies Gérard Lebrun et Jacques Omer.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Les « Caractères » de Jean Prévost

En ouvrant ce livre au hasard — c'est permis, car sous son titre de *Caractères* (Albin Michel) il constitue une sorte de recueil de réflexions et de maximes — on peut tomber sur la page où Jean Prévost a écrit ceci :

« Le courage est une vertu fantasque ; on n'en est pas assuré d'avance, et l'on se sait toujours bon gré d'avoir été courageux. Et puis c'est la vertu qui se simule le mieux : avec des serments et de la gloriole, on obtient une fausse bravoure presque aussi utile que la vraie. »

Des lignes comme celles-là sont caractéristiques de Jean Prévost. Elles montrent à quelle critique sceptique il soumettait toutes les choses humaines. Et il était à cet égard au moins aussi sévère pour lui-même que pour les autres. Seulement ce même homme, si exigeant de vérité, si défiant de tout ce qui la simule, était en matière de courage quelqu'un qui a donné ses preuves. Son action de combattant, très pure et très silencieuse, confirme ainsi la sentence du moraliste. Et l'on ne peut pas parler honnêtement de Jean Prévost si l'on n'évoque pas en même temps l'écrivain et le soldat. L'un et l'autre sont inséparables.

C'est à la fin de 1942, quand les Allemands envahirent la zone sud, que Jean Prévost — il résidait à Lyon — entra dans la résistance active. Il ne considéra pas qu'un écrivain fût quitte avec son devoir parce qu'il combattait avec sa plume. Et la résistance littéraire, soit dit en passant, a reçu là une juste et haute leçon.

C'était l'époque des premiers maquis, la constitution et l'organisation de ce qui allait devenir les Forces françaises de l'intérieur. Jean Prévost y entra d'emblée activement.

Il s'occupa bientôt, plus spécialement, d'un maquis célèbre entre tous, celui du Vercors. Il travailla à préparer sa mise en état de défense et le plan de mobilisation clandestine. Quand au printemps de 1944 on passa des préparatifs secrets à la guerre ouverte, il était un des mieux placés pour s'y battre. Il devint capitaine à la tête d'une compagnie de corps francs. Son nom de guerre était Goderville.

Vint le mois de juillet. Le Vercors subit l'assaut allemand que l'on sait. Deux divisions ennemies, puissamment armées, appuyées de troupes aéroportées, jetèrent leur énorme poids sur quelques milliers de maquisards, privés de matériel lourd et de toute aviation. La résistance fut héroïque. La compagnie Goderville se défendit pied à pied, à l'exemple de son capitaine, qui faisait lui-même le coup de feu parmi ses hommes.

Après une lutte acharnée le Vercors dut être évacué. Jean Prévost tenta de rejoindre alors le maquis de l'Isère pour rentrer dans d'autres batailles. Il avait atteint les gorges d'Engins, au-dessus de Sassenage, quand il tomba aux mains d'un des postes allemands qui surveillaient toutes les communications. Il fut immédiatement abattu. Son corps devait être retrouvé — affreusement défiguré — par des amis qui lui donnèrent une sépulture. Il avait quarante-trois ans.

Cependant, au cours de ces mois d'action intense, l'écrivain, dans la personne de Jean Prévost, n'avait jamais cédé la place. Il avait soutenu à Lyon sa thèse de doctorat sur Stendhal en novembre 1942, à la date même où la nouvelle poussée de l'invasion allemande avait décidé le nouveau docteur à prendre le chemin du maquis. Quand il fut entré dans l'organisation de combat sa double vie fut organisée sans défaut, avec la précision extrême qui était dans la nature de son esprit. Les Lyonnais qui en mars 1944, en pleine veillée d'armes, entendirent Jean Prévost faire une brillante conférence sur Paul Valéry, ne pouvaient pas imaginer vers quelle résidence il se rendait en les quittant. Or c'est le même homme qui, trois mois plus tard, le 13 juin, à Saint-Nizier, ramena en avant une mitrailleuse qui avait dû se replier d'abord sous le feu allemand, surprit l'ennemi à son tour et le força à une retraite précipitée. C'est lui encore qui, dans les combats quasi désespérés du 20 au 23 juillet, debout jour et nuit, se portait partout où l'attaque appelait la présence du chef. Mais cette action même il l'animait de tout son esprit. Ses camarades racontent l'avoir vu dans une grotte du Vercors tirer de sa poche un Montaigne qui ne le quittait jamais pour en lire des passages à ses hommes et les leur commenter familièrement.

Tel fut l'homme qui aujourd'hui, près de cinq ans après cette mort, se révèle à ceux qui ne le connaissaient pas encore par un livre qui, à vrai dire, en dit moins long sur lui que les faits dont nous venons de rapporter l'essentiel. C'est pourtant un véritable portrait de lui-même que l'auteur nous livre dans ces pages avec un grand talent. A travers ses remarques sur les arts, la poésie, le théâtre, la société, la politique, l'amour, l'argent, la religion, la sagesse, c'est son propre caractère qu'il décèle, son tempérament, son orientation intellectuelle. Bien plus, on a ajouté à ces notes, qui sont dans la tradition des meilleurs mémorialistes français, un morceau écrit par Jean Prévost quand il avait trente ans, qu'il a intitulé *Faire le point* et qui est une sorte d'examen qu'il avait fait de sa vie, de son œuvre à ses débuts, avec pour finir une perspective sur son avenir.

On ne lit pas maintenant sans émotion certaines de ces lignes où ce jeune homme de trente ans, comblé de tant de dons, mesure déjà, comme si une longue vieillesse lui était réservée, la déperdition que sa jeunesse qui s'éloigne lui paraît avoir subie.

« Sans me sentir fatigué ni diminué par les fatigues et les difficultés des sept dernières années il me semble que dans mes premiers essais il y avait comme un mélange d'analyse et de poésie que je n'ai pas retrouvé depuis. Je crains, une fois la jeunesse tout à fait passée, d'arriver à une sorte de desséchement. Par ailleurs, si apte qu'on soit au travail, il y a des heures lasses, malgré vous préoccupées, où l'invention est rebelle... »

Et plus loin :

« Il faut que l'écrivain ou l'artiste travaille incessamment. Mais pour produire la plus belle œuvre possible ce ne sont pas ses phrases qu'il doit sans cesse retravailler ou s'efforcer d'améliorer, c'est lui-même... Si fort que soit le courage, il faut pourtant quelques circonstances heureuses pour ne jamais en être détourné. »

Quelle résonance ont ces derniers mots ! Les circonstances sont venues pour le courage. Elles n'apportaient pas le bonheur. Mais nous croyons pouvoir dire qu'elles ont procuré à Jean Prévost son accomplissement le plus élevé.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Trois spectacles :

Marigny - Montparnasse - Edouard-VII

La Compagnie J.-L. Barrault-Madeleine Renaud continue, au théâtre Marigny, de se manifester comme la digne émule des Comédiens français, pour le plus grand bien de notre répertoire classique. J.-L. Barrault vient d'y mettre lui-même en scène *la Seconde Surprise de l'amour,* tandis qu'il demandait à Louis Jouvet une nouvelle présentation des *Fourberies de Scapin.*

Ce n'est pas une des moindres singularités de notre temps que la faveur dont y jouit le théâtre de Marivaux. Est-il rien de plus éloigné de nos mœurs que cette galanterie raffinée, ces complications sentimentales, ces caresses de langage, cette psychologie de cour d'amour ? Et pourtant le public d'aujourd'hui applaudit au *Jeu de l'amour et du hasard,* aux *Fausses Confidences,* au *Prince travesti,* comme il fera fête à *la Seconde Surprise de l'amour.* Est-ce nostalgie d'un paradis perdu, attirance pour une sorte d'exotisme du cœur ? S'il était besoin de rajeunir les imaginations du grand analyste de la passion amoureuse, convenons que la troupe de Marigny s'y emploie avec bonheur. Au premier rang des interprètes de Marivaux, qui hésiterait à placer la charmante Madeleine Renaud ? Sa voix seule semble avoir été faite expressément pour détailler ces répliques à fleur de peau, à fleur de cœur, et qui cependant vont si loin dans la psychologie de la coquette et de la tendre prises à leur jeu. Délicate, vibrante, impérieuse tour à tour, et soupirante et pâmée, elle file en virtuose toute la gamme de la sensibilité

Madeleine Renaud, André Brunot et Simone Valère interprètent, au théâtre Marigny, « la Seconde Surprise de l'amour » de Marivaux.

féminine. Mais ne faut-il pas encore rendre hommage à la mobilité du visage, à la sûreté du geste, au métier accompli d'une comédienne dont le tempérament n'a plus à faire ses preuves ? Il est bien difficile de se mettre en valeur auprès d'une artiste de cette qualité. Et cependant Mlle Simone Valère, spirituelle Lisette, y parvient à tout coup. L'élégant Jean Desailly, le sûr André Brunot et leurs camarades ne méritent pas moins de leur auteur.

Je n'en dirai pas tout à fait autant du décor de Maurice Brianchon, qui, à l'exception du fond donnant sur un verdoyant jardin de campagne, m'a paru, je ne sais pourquoi, un peu fané.

Puisque j'en suis aux décors, je louerai tout de suite celui que le regretté Christian Bérard a brossé pour *les Fourberies de Scapin,* tout en fondus gris et roses, et qui, entre son double escalier, donne si bien l'impression de la

mer proche. Les costumes, où n'apparaissent que trois tons fondamentaux : gris, jaune et rouge, ne sont pas d'un goût moins raffiné ; ils font un contraste tout à leur avantage avec ces bariolages dont sont ordinairement chargés sur nos scènes les costumes du XVII[e] siècle, et Christian Bérard nous a quittés sur une réussite particulièrement heureuse.

Quant à la mise en scène de Louis Jouvet, je ne lui reprocherai pas d'avoir exagéré le ridicule de Sylvestre déguisé en matamore qui s'empêtre dans les énormes molettes de ses éperons : nous ne devons jamais oublier que la pièce relève de la grosse bouffonnerie. Ce qui m'étonne un peu, c'est que J.-L. Barrault, dans le rôle de Scapin, semble avoir modéré son goût pour le bondissement, mais on ne peut dire, à proprement parler, qu'il s'en prive, et ses mimiques de mystificateur entendu, ses clins d'yeux, sa contagieuse bonne humeur sont bien dans la tradition. Pierre Bertin en Géronte mérite une mention à part. Son extraordinaire silhouette d'Harpagon au long nez verruqueux chevauché de besicles de fer, son dos rond, la démarche de canard ont fait, avec sa voix sentencieuse et métallique, timorée dans les occasions, la principale joie de la soirée. Charles Mathieu en Argante, lui, est un digne compère. Mais *les Fourberies* réclamaient, me semble-t-il, plus de fantaisie endiablée, et le modèle du genre demeure pour moi jusqu'à nouvel ordre — oserais-je le dire ? — l'interprétation du *Mariage forcé* par les marionnettes de M. Aubert-Gignoux.

Au théâtre Montparnasse reprise du *Figurant de la Gaîté,* d'Alfred Savoir. La situation d'Alfred Savoir dans le théâtre contemporain est curieusement en porte à faux. D'aucuns le tiennent, sans plus, pour un auteur de boulevard, et il ne chercha guère, pendant longtemps, à paraître autre chose. Et cependant l'âcreté de sa manière, le côté grinçant de son esprit, son humour féroce jusqu'au cynisme faisaient de lui une sorte d'enfant terrible des scènes classées. Il le sentait si bien qu'il finit pas écrire des pièces qualifiées par lui-même de « comédies d'avant-garde » : *le Figurant de la Gaîté, le Dompteur* et *Lui.* A revoir aujourd'hui la première d'entre elles, mise en scène par Marcel Herrand dans des décors de Mayo nettement inspirés de l'esthétique Gaston Baty, on saisit assez bien dans quelle mesure l'avant-garde d'aujourd'hui peut devenir le classicisme de demain. Mais le classique pousse au type ce que l'auteur d'avant-garde limite ou agrandit à la caricature. Rien de moins vraisemblable que l'aventure de cet étudiant obligé pour vivre d'exercer le métier de figurant au théâtre de la Gaîté et qui devient amoureux d'une princesse, spectatrice d'avant-scène. Ses camarades du théâtre lui font passer un billet prétendument signé de son idole ; il tombe de haut et, son costume déchiré par le molosse de la belle, doit pour rentrer chez lui se vêtir d'une rutilante défroque de rajah. Comment, ainsi attifé, son petit chien l'entraîne dans une boîte de nuit où il retrouve la princesse aussitôt subjuguée, comment il la revoit le lendemain, déguisé en cardinal, et le surlendemain, en dompteur, au Jardin des Plantes, où elle lui avait donné rendez-vous, ses transformations successives tenant à la pièce qu'on joue ce soir-là, ce sont rêveries assez peu admissibles pour la raison raisonnante, mais qui vont jusqu'au bout de leur postulat. En effet l'étudiant-figurant, avec le costume, emprunte l'âme de ses personnages, il parle leur langage, et il n'en faut pas plus pour que la princesse le trouve selon son cœur. Il ment, mais c'est le mensonge, l'illusion consolatrice qu'elle aime en lui, et il finira par gagner la partie. L'auteur n'est pas dupe non plus que les spectateurs, mais la pièce leur lègue son fruit de gouailleuse amertume à travers maintes péripéties bouffonnes.

On a rapproché Savoir de Pirandello. Disons seulement que parallèlement à l'auteur italien, et aussi à Bernard Shaw, il a frayé une voie où devaient s'engager après lui les plus notables représentants de notre jeune théâtre.

L'interprétation de la pièce est dominée par l'étonnant Gérard Philipe, qui, par sa spontanéité, l'aisance de sa tenue en scène, ses mimiques ahuries, voisines de la folie douce, sa coïncidence presque ingénue avec toutes les intentions de l'auteur, a une fois de plus donné la mesure de son talent de comédien-né. A côté de lui ses camarades pâlissent un peu, qu'il s'agisse de la belle Mila Parély ou du plaisant Jean Hebey, qui a cependant campé un prince italien d'un « rastaquouérisme » bien savoureux.

La Tentation de Taty, de M. Jean Schlumberger, et *le Silence de la mer,* tiré de la nouvelle de Vercors par Jean Mercure, font au théâtre Edouard-VII un spectacle pour personnes de bonne compagnie, bien pénétrées au préalable de la qualité des auteurs en cause. M. Jean Schlumberger est un romancier hautement estimable qui se risque parfois pour son propre divertissement du côté du théâtre. *La Tentation de Taty* se passe chez de bons sauvages de fantaisie qui semblent sortis des *Contes moraux* de Marmontel. Les phrases y sont bien balancées et le propos ne peut qu'entraîner l'adhésion des esprits sains. Pour peu que vous soyez bien disposés vous ne manquerez pas à reconnaître, dans le conflit ménagé entre le roi rouge et le roi bleu, l'écho de préoccupations qui furent et demeurent celles de tous les peuples épris de paix. De Duvallès à Jean Parédès, comiques égarés dans le conte philosophique, et de la belle Nadine Alari au minuscule Piéral, tous les interprètes s'accommodent sans affaire de leurs costumes bariolés.

Du *Silence de la mer,* adapté par Jean Mercure, je ne vois pas grand-chose à dire. Cela n'a rien de commun avec le théâtre, et la vigoureuse sobriété de Pierre Blanchar ne pouvait suffire à transformer en matière dramatique un long monologue — j'allais écrire une conférence — dont les termes, admissibles jusqu'à la noblesse en 1942, nous font éprouver en 1949 — après Buchenwald et Ravensbruck — un sentiment de malaise presque intolérable. C'est une erreur dont Vercors n'est évidemment pas responsable, mais qu'il aurait pu éviter en résistant aux sollicitations de l'adaptateur.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Allemagne année zéro
Miracle au village
Un Million, clefs en mains

J'AI trouvé dans son ensemble la critique trop sévère pour *Allemagne année zéro,* comme je l'avais trouvée beaucoup trop indulgente pour *Rome ville ouverte.* Elle s'est avisée tout à coup que Rossellini était inégal (comme si *Païsa* même ne comptait pas un mauvais sketch !) et, à l'inverse de ce qui s'était passé précédemment, ses qualités n'ont pas fait passer l'éponge sur ses défauts. Les unes comme les autres sont pourtant restés les mêmes et demeurent dans la même proportion (exception faite pour *Amore,* qui me paraît l'erreur d'un homme de talent). J'ai bien peur que ce soit son sujet qui ait valu au film ce traitement rigoureux : pendant quelques années, chaque fois que les Allemands apparaîtront sur l'écran comme des êtres humains et non comme des ennemis, le public français éprouvera une réaction de défense. C'est illogique, mais compréhensible.

Les critiques qu'on peut légitimement faire à *Allemagne année zéro* sont évidentes. Quelle que soit la part de légende dans la prétendue improvisation à laquelle Rossellini serait fidèle (s'il y a quelque chose qui ne s'improvise pas, c'est bien le tournage d'un plan quelconque, même très simple ; toutefois il y a plusieurs manières de le préparer et celle de Rossellini n'est pas la plus courante), il est en tout cas certain qu'il a tendance à négliger la construction dramatique, aussi bien dans le scénario que dans le montage. De là, une mollesse dans l'articulation, qui est naturellement plus sensible dans une histoire qui dure une heure et demie que dans un sketch de quinze minutes. Non seulement des scènes entières mériteraient d'être supprimées, mais des temps morts ralentissent presque toutes les scènes. Ajoutons qu'un doublage catastrophique rend impérieusement nécessaire de voir la version originale à qui veut porter un jugement valable sur cette œuvre.

Les deux grandes qualités de Rossellini demeurent sa sensibilité au paysage et la valeur humaine de son lyrisme. Il est clair que le décor extraordinaire des ruines de Berlin lui a inspiré son film. Mais pour bien se rendre compte à quel point il dépasse le pittoresque extérieur, comparons *Allemagne année zéro* à *Berlin express,* un film de Jacques Tourneur, encore inédit en France. Dans ce dernier, les Américains ont voulu aussi tirer parti de cet élément plastique qu'il n'est pas possible de reconstituer en studio, et leur opérateur n'était pas moins adroit que l'autre. Qu'ont-ils réussi à y mettre ? Une anecdote policière de série. Tandis que ce qui fait l'incomparable mérite de Rossellini, c'est sa capacité à trouver le détail psychologique qui donne au tableau sa valeur et sa résonance.

Voici deux comédies américaines qui montrent que Hollywood — contrairement aux bruits qui courent — n'a rien perdu de sa virtuosité à nous amuser. La plus ancienne, et la plus originale, est due à Preston Sturges, que l'on a défini, assez heureusement, comme le René Clair américain et qui a pris la succession de Frank Capra depuis huit ans que celui-ci semble avoir perdu sa fantaisie. *Miracle au village* n'est en apparence qu'une variation burlesque sur les mariages bâclés des soldats au moment de la mobilisation (le film date de 1943). En réalité, l'auteur va bien plus loin et se livre à une critique des mœurs américaines beaucoup plus féroce qu'elle n'en a l'air.

Ici, ce n'est rien de moins que le problème de la fille-mère qui est en cause. En apparence, rien qui puisse offenser les plus pudibondes ligues de décence : l'héroïne est mariée (et plutôt deux fois qu'une). Il se fait simplement que les formalités aux Etats-Unis se trouvent tellement simplifiées que la marge peut devenir imperceptible entre le mariage et la plus brève aventure. Et lorsque Dieu bénit une pareille rencontre le scandale n'en est certes que plus grand. A moins que — cas qui ne s'est jamais présenté jusqu'ici — la mère, au lieu d'un seul bâtard, n'en mette au monde six, vivants et normalement constitués, et tous des garçons par surcroît : elle devient du coup une héroïne nationale.

L'arbitraire d'une pareille situation est en lui-même générateur de comique. Pour faire bonne mesure, le réalisateur y a ajouté des scènes dont les délicats regretteront l'abondance, mais ils ne la regretteront qu'après en avoir ri.

Un Million, clefs en mains est infiniment plus conformiste. Pourtant, faire rire avec les mécomptes d'un bourgeois moyen qui se fait construire une maison de campagne à une heure de New-York était à priori une entreprise aussi audacieuse que *la Parade du temps perdu.* Car si nous rions volontiers de ce qui ennuie les autres, il faut avouer que nous en rions surtout quand ces autres sont des tiers bien connus de nous (car nous en retirons un sentiment de supériorité) et beaucoup moins quand ils sont des personnages fictifs sur l'écran, car nous avons une tendance irrésistible à nous identifier avec eux.

H. C. Potter, dont le meilleur titre de gloire jusqu'à ce jour demeurait *Helzapoppin,* loin de traiter ce thème en burlesque en a tiré une des comédies les plus fines qu'on ait vues, toute en touches d'observations quotidiennes et d'humour à fleur de peau. On se demande souvent en quoi réside le secret de ce genre de réussites. J'en propose timidement l'explication suivante : les Français sont certainement capables (ils l'ont prouvé plus d'une fois) de trouver des situations aussi plaisantes et de broder là-dessus un dialogue aussi brillant. Il ne s'est pas trouvé chez eux de réalisateur qui soit capable par surcroît d'indiquer aux acteurs ces mimiques muettes et ces jeux de scène qui ajoutent un comique supplémentaire et plus puissant.

PETITES CHRONIQUES

UN GRAND AMI DE LA FRANCE

Un décret du Conseil des ministres a conféré à M. Nordling, consul général de Suède à Paris, la plaque de grand officier de la Légion d'honneur. C'est là un éclatant hommage rendu non seulement à un artisan fervent de l'amitié franco-suédoise, mais à la généreuse activité que déploya M. Nordling aux heures de la libération de Paris. Rappelons que grâce à son intervention le général von Choltitz renonça à effectuer les destructions ordonnées par Hitler. M. Nordling d'autre part s'employa heureusement à empêcher la fusillade de Français internés au fort de Romainville. Aussi *France-Illustration* est-elle heureuse d'exprimer au nouveau promu ses félicitations les plus vives.

NOTRE PROCHAIN SUPPLÉMENT

C'est le 26 mars que paraîtra notre prochain supplément théâtral. Il contiendra

ZIBELINE

la comédie en 4 actes de Juliette Clinchard, qui a été créée à Paris le 25 septembre 1948 et a connu un grand succès au théâtre Michel.

BIBLIOGRAPHIE

Littérature

Depuis vingt-cinq ans de nouveaux noms sont apparus dans le monde français des lettres. Aussi la librairie Larousse a-t-elle jugé opportun de faire paraître sous la direction de P. Martino une nouvelle édition de sa *Littérature française*, publiée sous la direction de J. Bédier et de P. Hazard.

Cet ouvrage, abondamment et richement illustré, se présente avec toutes les garanties de la recherche scientifique la mieux informée et la plus actuelle. Il montre les réactions, la formation des écoles et des genres. A l'époque présente il importe que chacun médite les grands exemples contenus dans ce large tableau de l'évolution de la pensée française à travers les âges et y puise les éléments d'une renaissance collective.

L'unité monétaire européenne

Combien de tonnes d'or dorment inutiles au fond des coffres ou des bas de laine dans les pays occidentaux d'Europe ? 12.000 si l'on en croit M. Simon-M. Cléja, qui considère possible de faire rentrer dans le circuit ces capitaux thésaurisés. Il suffirait, développe-t-il dans *l'Unité monétaire européenne* (Nouvelles Editions classiques), de créer une monnaie commune à tous ces pays. Créée à cet effet, une banque d'émission continentale garantie par les Etats-Unis drainerait rapidement la moitié de ce stock, ce qui permettrait de gager à 33 % 28 milliards et demi d' « euros » de la valeur d'un dollar. Plus de contrôle des changes, de licences, de visas, en somme premier pas vers une Europe unie, fédérée par consentement mutuel.

GALERIE

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye.
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE RELIGIEUSE :

J. Calvet, *Saint Vincent de Paul* (« les Grands Spirituels », Albin-Michel, 372 pages). La popularité de « Monsieur Vincent » — dont la figure vient d'être projetée sur l'écran — n'a jamais cessé d'être actuelle. Sa personnalité est aujourd'hui dégagée de légendes et de traditions douteuses ; ce livre vient compléter à propos, grâce à une documentation très sûre, l'histoire du saint replacé dans son temps.

L'auteur s'attache non seulement à évoquer cette existence tout entière consacrée à la lutte contre le mal physique et la misère morale, mais encore à mettre en lumière l'esprit de tolérance et le sens politique qui la montrent sous un jour moins connu. Vincent était sollicité par ses « missionnaires » d'intensifier et de seconder leurs efforts pour la conversion des hérétiques. Il tempéra leur zèle en leur demandant de travailler d'abord à corriger les défauts des catholiques, car, disait-il, « le jour où les catholiques n'auraient plus de défauts les protestants n'auraient plus de raison d'être ».

Il siégea au Conseil de conscience institué par Anne d'Autriche pour régler les affaires religieuses ; ses fonctions le mirent à maintes reprises en conflit avec Mazarin, sans que la reine désavouât jamais ni son ministre ni son directeur de conscience. Il joua un rôle discret mais efficace dans l'apaisement des troubles suscités par la Fronde.

Il eût voulu soulager les victimes de la guerre étrangère avec la même ardeur qu'il mit à conjurer la guerre civile. Dévastée tour à tour par les Impériaux et les Français, la Lorraine était en proie à une famine effroyable. Vincent fit collecter, pour lui venir en aide, 2 millions de livres en espèces, et autant en vivres et en vêtements. C'est grâce à lui que la population lorraine fut empêchée de mourir de faim.

Toute la bonhomie pleine de dignité du saint se reflète dans ce petit trait : la reine lui fit un jour observer que sa tenue était bien négligée pour assister à un conseil où il coudoyait les plus grands personnages de la cour. Il répliqua en montrant sa soutane râpée : « Voyez, Madame, ni trou ni tache ! »

L'HISTOIRE DE LA MUSIQUE :

Alexandre Tansman, *Igor Stravinsky* Collection « Jeunesse de la Musique », Amiot-Dumont, 314 pages). « Aucun artiste n'a — nous dit l'auteur — suscité de son vivant autant de littérature que Stravinsky. » Ce livre tend à démontrer que la variété des problèmes soulevés par l'œuvre de Stravinsky n'en exclut ni l'unité ni l'enchaînement logique.

D'ascendance polonaise, Stravinsky est né à Oranienbaum en 1882 sous le signe des Gémeaux (ce qui est, au dire des astrologues, l'indice d'une vocation artistique). Cette vocation aurait été éveillée chez lui par un paysan muet, qui accompagnait d'une gesticulation étrange un bredouillement inarticulé, mais d'une prodigieuse vivacité. Il étudia avec Rimsky-Korsakoff. Il acquit la célébrité avec *Petrouchka,* qui dans sa simplicité en apparence innocente et aimable ne s'en place pas moins à l'opposé de toute conception folklorique et constitue l'acte de « réaction révolutionnaire » où s'affirme l'esthétique stravinskienne.

Celle-ci atteint son point culminant dans *le Sacre du Printemps,* qui par le scandale qu'il déchaîna fut la « bataille d'Hernani » du XX^e^ siècle.

Stravinsky a gardé de son éducation orthodoxe une foi profonde. Mais la musique s'arrête pour lui où commence la prière. Il ne pense pas à extérioriser cette foi musicalement. Artiste universel et homme complet, sa personnalité est pleine de contradictions : despotique et généreuse, mélange d'imprésario et de mécène, de seigneur nonchalant et d'esthète dilettante, elle est foncièrement russe. Mais l'originalité de son œuvre dépasse l'aspect momentané des affinités personnelles et la place « au sommet de la création musicale de tous les temps ».

ALBERT MOUSSET.

COURRIER MUSICAL

La question d'une politique des festivals de musique s'est posée de manière assez pressante pour que la direction des Arts et des Lettres s'en soit inquiétée et nous ait donné sur ce point de vue quelques apaisements.

Il ne s'agit pas de dirigisme, mais de simple coordination ; il va de soi que les festivals ne doivent pas se gêner l'un l'autre. Ainsi, la tâche de décentralisation artistique, dont nous entretenait récemment notre éminent collaborateur Robert Kemp, prend corps et se précise. Mais restent en présence, pour juin prochain, les grandes fêtes musicales de Strasbourg et d'Aix-en-Provence.

Nous aurons à reparler d'Aix, qui, disposant d'une remarquable troupe lyrique (la Compagnie Marisa Morel) et de luxueux décors, se consacrera principalement à l'œuvre dramatique de Mozart. Sur ce terrain Strasbourg ne cherche pas à le disputer ; sur celui de la musique pure il le peut victorieusement. En cette troisième année de festival la Société des Amis de la Musique, présidée par le professeur Pautrier, que seconde M. Charles Wolff, a pris pour leitmotiv le romantisme. Elle ne veut pas seulement faire de la musique ; elle veut dans Strasbourg ce climat musical, cet air de joie et de recueillement qu'on respirait dans Beyreuth et Salzbourg ; public et interprètes y aideront, et plus encore peut-être le cadre où se placeront les œuvres : la cathédrale pour les grandes pièces religieuses, musique d'orgue, et cette sublime *Messe de Gran,* de Liszt, encore trop peu connue ; la cour du château des Rohan pour la soirée-sérénade où sonnera le cor du concertino de Weber ; la salle de l'Aubette pour l'intimité de la musique de chambre (lieder, œuvre pianistique, quatuors et quintettes de Schubert, Schumann et Brahms) ; le solennel palais des Fêtes pour les monuments lyriques et symphoniques (le *Faust* de Schumann, les symphonies et concertos de Schubert, Berlioz, Mendelssohn, Liszt et Brahms) et pour la soirée du centenaire de la mort de Chopin.

Au choix des interprètes, un même souci préside : Strasbourg nous offre les deux admirables ensembles vocaux dont il s'enorgueillit : les chœurs de la cathédrale et de l'église Saint-Guillaume ; de France, d'Europe et d'Amérique viendront les chanteurs Elsa Cavelti, Georges Jouatte, Gérard Souzay, la pianiste Clara Haskil, la violoniste Ginette Neveu, la guitariste Ida Presti, le quatuor à cordes Busch — un des plus beaux du monde — et Maurice Duruflé tiendra l'orgue. Fritz et Charles Münch, Ernest Bour et Paul Kletzki dirigeront l'orchestre de Strasbourg et, cadeau royal fait par la Radiodiffusion française, l'Orchestre national pour trois concerts symphoniques.

1949 fait de Strasbourg le siège de l'Union européenne. Du 9 au 20 juin la capitale de l'Alsace sera aussi celle de la musique.

L. MAURICE-AMOUR.

LA NUIT DE SAINT-CYR

Dans les salons de l'hôtel Continental s'est déroulé le traditionnel bal des Saint-Cyriens, sous la présidence de M. Vincent Auriol. Le président de la République a été accueilli, aux accents de *la Marseillaise*, par les généraux de Lattre de Tassigny, du Viguier et Gouard. Sa sortie s'est effectuée au son de *la Toulousaine*. Au cours du bal de nombreux attachés militaires et cadets étrangers se sont joints aux Saint-Cyriens et à leurs anciens pour faire danser jusqu'à l'aube leurs gracieuses invitées.

Mgr BRUNHES

L'évêque de Montpellier, Mgr Brunhes, s'est éteint après une longue maladie. Fils d'un doyen de la Faculté des sciences de Dijon, le prélat comptait parmi les siens de nombreux universitaires : son aîné, Bernard, dirigea l'Observatoire du Puy-de-Dôme, et son second frère, Jean Brunhes, connu dans le monde entier comme créateur de la géographie humaine, fut professeur au Collège de France et membre de l'Institut.

Licencié de philosophie, Mgr Brunhes entra au séminaire de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre en 1900, il obtint son doctorat en philosophie à l'Université de Fribourg pour enseigner ensuite aux séminaires de Saint-Flour et de Dijon. Il avait été nommé évêque de Montpellier dès 1932 et son brillant épiscopat lui avait valu d'être honoré en 1946 du pallium par S. S. Pie XII. Une foule émue assistait aux funérailles, qui se sont déroulées en grande pompe et en présence de nombreux prélats à travers Montpellier.

Le premier récit complet de
La Vie de Saint-Exupéry
vient de paraître aux Édit. du Seuil (**285 fr.**).
« *Une belle vie nous vaut un beau livre.* »

LES SPECTACLES

ATELIER - ANDRÉ BARSACQ
LE PAIN DUR
de Paul Claudel
avec PIERRE RENOIR, G. MONTERO, JANY HOLT et JEAN SERVAIS

UNE ANNÉE DE SUCCÈS
"VIOLETTES IMPÉRIALES"
bat tous les records
au Théâtre MOGADOR

Tête de marbre Liftesmart due au sculpteur sud-africain Stefanus Eloff.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Au musée Galliera, une exposition de l'art sud-africain vient de s'ouvrir. Une salle consacrée à une petite rétrospective des peintures sud-africaines du XIXe siècle offre un vif intérêt : un réalisme direct se dégage des œuvres, dont certaines sont parfois un peu naïves.

Des paysages exotiques alternent avec des scènes ou des portraits d'indigènes. Membres du « Nouveau Groupe », Enslin du Plessis et Robert Broadley sont de bons paysagistes, alors qu'Alex Wagner, Walter Battis restent des artistes inspirés par l'art du terroir. Beaucoup d'autres noms seraient encore à citer dans cette manifestation qui offre un intérêt documentaire, artistique et social.

Jacques-R. Hours expose une série de paysages et de compositions abstraites à la Galerie André. Ce peintre aime l'aquarelle, dont il varie les techniques. Tantôt ce sont des aquarelles puissantes solidement charpentées, aux tonalités chaudes et sonores, aux contrastes vigoureux : cela est l'appel de la terre. Tantôt ce sont des études d'une extrême subtilité de valeurs, aquarelles vaporeuses qui évoquent les brumes et l'atmosphère des ports. Parfois ce sont aussi des études blondes et ensoleillées de paysages de notre France. Mais Jacques-R. Hours est attiré depuis quelque temps vers l'abstraction, et ses compositions spéculatives sont toujours riches de combinaisons où la lumière joue un grand rôle. Cette diversité de son talent paraît un sûr garant de la sincérité de l'artiste.

Robert Liebknecht présente quelques toiles à la Galerie Jeanne Castel. Ce peintre qui aime la réalité a traduit le spectacle de la rue de Paris dans toute son intensité, son agitation et sa vérité parfois brutale, avec des coloris chatoyants. Robert Liebknecht aurait parfois intérêt à rechercher une technique plus dépouillée, plus simple et à éviter de tomber dans la peinture anecdotique : son art ne pourra qu'y gagner.

Le musée Goya à Castres vient d'acquérir, grâce à l'heureuse initiative de son conservateur, M. Gaston Poulain, une œuvre très caractéristique de Pierre Roy, *Hommage à Goya,* peinture qui est à la fois une synthèse et une évocation de toute l'Espagne.

MAURICE SÉRULLAZ.

DES MALADIES QUI NAISSENT

Chaque jour le médecin découvre de nouvelles maladies. En fait ces maladies ont toujours existé, mais l'intérêt qu'on leur porte est lié soit à une fréquence accrue, soit au fait qu'elles étaient jusqu'ici méconnues et qu'elles ont été récemment individualisées.

L'hypertension artérielle, que les médecins retrouvent partout dans leurs examens, n'a peut-être pas un demi-siècle « d'existence ». Potain, qui par son admirable découverte du sphygmomanomètre est à l'origine de toutes les recherches sur l'hypertension, n'a publié ses travaux essentiels qu'à partir de 1890. Que serait la médecine sans l'étude systématique de la tension artérielle ?

La notion claire d'appendicite aiguë, de péritonite par perforation, l'indication formelle d'intervention chirurgicale d'urgence dans ces états sont, elles aussi, relativement récentes. Il en est de même de la poliomyélite, au moins par sa diffusion actuelle, de la fièvre de Malte, dont l'aire de diffusion s'accroît sans cesse...

Il est des acquisitions plus originales : telle est la maladie du sérum qui est née tout entière du génie humain et ne se conçoit pas hors l'intervention humaine. Il faut citer encore, récentes bien que Joinville ait décrit le scorbut au camp de saint Louis devant Tunis, les avitaminoses et, entièrement artificielles et nées de l'homme, les hypervitaminoses, dont la plus connue est peut-être celle qui résulte de l'abus de la vitamine D.

Comment naissent les maladies ? Il semble qu'il faut le plus souvent envisager deux étapes. Tout d'abord entre en jeu l'esprit d'analyse. Ainsi s'élabore le « syndrome », ensemble de symptômes habituellement associés et pour lesquels on ne peut préjuger une cause définie. Plus tard une synthèse s'édifie et l'on arrive à définir une cause plus ou moins immédiate; après quelques discussions doctrinales, la maladie étiquetée, classée, réellement isolée et définie par sa cause, prend rang après ses aînées, n'attendant plus que la thérapeutique radicale qui fera bientôt d'elle une maladie déchue.

MILONE.

IN MEMORIAM...

En présence de M. le président de la République une plaque a été inaugurée à la synagogue de la rue de la Victoire à la mémoire des israélites combattants de la guerre et de la résistance et des innombrables victimes de la barbarie allemande.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Les noms de Socrate et d'Alcibiade, d'Athènes et de Sparte commencent par mettre le lecteur de ce petit roman, *le Séducteur,* dans le climat de la Grèce antique, mais on aura vite fait de s'aviser que les Grecs mis en scène par Jean-Michel Renaitour sont des hommes de tous les temps et que le moindre intérêt de leurs aventures n'est pas de nous faire songer aux mœurs contemporaines. (Edit. de la Tour du Gué.)

Avec *Mémoires de ma vie,* nous avons ici la première version des *Mémoires d'outre-tombe* : c'est une esquisse du célèbre ouvrage avec plus de familiarité, plus de naturel quelquefois et un ton séduisant de confidence. M. Maurice Levaillant, spécialiste de Chateaubriand et à qui l'on doit l'édition du Centenaire des Mémoires, en a donné cette intéressante publication. (Wittmann, édit.)

LE BRIDGE (N° 58)

SOLUTION DE L'ÉTUDE Nº 49

LE MORT ♡ A 4 3 2

NORD
OUEST EST
SUD

♡ R V 10 9

Comment jouez-vous cette combinaison si le contrat est : 1º de 7 ♡ ; 2º de 6 ♡ si le petit chelem est encore réussi au cas où vous perdriez une levée à ♡ ?

1er *cas : vous jouez le grand chelem à* ♡.

La meilleure tactique est de donner d'abord le coup de sonde (de jouer d'abord l'as ou le roi), afin que le joueur en quatrième ne fasse pas sa dame, si elle est sèche, et de faire ensuite l'impasse.

Mais la manière de donner ce coup de sonde est-elle indifférente ? Non, surtout si Ouest est un faible joueur.

La meilleure manière de donner le coup de sonde est de partir du valet avec l'intention, *quoi que joue Ouest sur le valet,* de prendre le valet avec l'as et de faire ensuite l'impasse contre Est. Ouest peut être tenté de couvrir le valet, par exemple s'il a D x x ou D x, car il n'y a pas un joueur sur mille qui soit parfaitement au clair sur l'application de la fameuse règle « honneur sur honneur », un problème théorique d'ailleurs très difficile et qui n'est nullement résolu encore. J'en donnerai un jour la solution scientifique.

Il est clair que chaque fois qu'Ouest couvrira le valet, joué au premier tour, il livrera le grand chelem.

On serait tenté d'objecter que je prends Ouest pour une mazette et qu'un bon joueur en Ouest ne couvrira jamais le valet, s'il a la dame non sèche. Admettons-le. Qu'y aurez-vous perdu ? Absolument rien, puisque la meilleure tactique est de jouer l'as d'abord et de faire ensuite l'impasse ou, ce qui revient au même, de jouer le roi d'abord et de faire ensuite l'impasse. *En partant du valet, vous tendez un piège à Ouest.* S'il n'y tombe pas, vous n'aurez rien perdu. S'il y tombe et couvre volontairement, c'est autant de gagné. *Il faut toujours donner de la corde à l'adversaire pour se pendre, quand vous ne risquez rien vous-même à tendre le piège.* Il est bien clair que si Nord partait du 2, au premier tour, même une mazette en Est n'aurait jamais la tentation de jouer sa dame sur le 2, si elle n'est pas sèche.

2e *cas : vous jouez le petit chelem à* ♡.

Vous avez remarqué que l'énoncé précise que vous pouvez perdre une levée à ♡. Si ce n'était pas le cas, si vous aviez déjà perdu une levée, par exemple à ♣, alors nous serions ramenés au premier cas et il faudrait partir du valet, comme déjà expliqué.

Vous pouvez donc perdre une levée à ♡, mais pas deux.

Dans quel cas pouvez-vous perdre deux levées ? La première condition est qu'un adversaire ait ♡ D 8 7 6 5, car avec toute autre distribution il est impossible de perdre deux levées à ♡, quelle que soit la tactique.

Supposons que vous partiez du roi avec l'intention de faire ensuite l'impasse. Si Est a ♡ D 8 7 6 5, le petit chelem est perdu car Est fera sa dame, au plus tard au troisième tour de ♡, et fera encore ensuite un petit ♡ puisqu'il en a un de plus que vous. De même, si vous partez de l'as au premier tour, le petit chelem est perdu si c'est Ouest qui a ♡ D 8 7 6 5.

Partir du roi ou de l'as, c'est-à-dire donner le coup de sonde, est ici une lourde faute car il existe une tactique qui rend le petit chelem imperdable : c'est de faire l'impasse au premier tour, sans avoir joué ni l'as ni le roi, et en partant du valet ou du 2, ce qui revient au même.

Supposons que vous partiez du valet. Si Ouest a ♡ D 8 7 6 5, il fournit un petit ♡ sur le valet, vous faites l'impasse, Est montre chicane, et le petit chelem est sur table, en reprenant du roi et en recommençant l'impasse.

Si c'est Est qui a ♡ D 8 7 6 5, Ouest vous en avertit en montrant qu'il a chicane. Vous prenez alors le valet avec l'as et faites deux fois l'impasse contre Est, qui ne pourra jamais faire qu'une levée.

Faire l'impasse au premier tour n'a qu'un inconvénient : une dame sèche chez le joueur en quatrième se fera. Mais le petit chelem sera quand même réussi. Et sacrifier 30 points 2,8 fois sur 100, pour réussir le petit chelem deux fois de plus sur 100 (un petit chelem vaut au minimum 1.030 points) est une affaire d'or.

Vous voyez qu'il y a plusieurs manières de jouer la même combinaison suivant le but qu'on vise.

Si Nord donnait son 2 à Sud (répartition 5-3), l'impasse au premier tour serait une faute. Il faudrait partir de l'as, quel que soit le but, et faire ensuite l'impasse.

ÉTUDE Nº 50

♣ A R 8 2

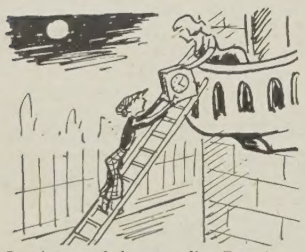
NORD
OUEST EST
SUD

♣ V 10 4 3

Comment jouez-vous cette combinaison ?

ANDRÉ CHÉRON.

CHEFS-D'ŒUVRE RAJEUNIS OU LA MODE NOUVELLE, par CAMI.

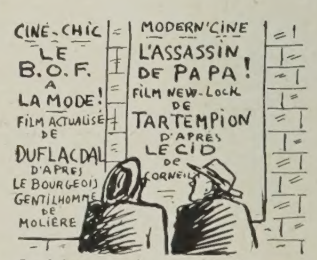


Certains grands hommes d' « Ecranie »,
Metteurs en scène novateurs,
Vont rajeunir avec génie
Tous les plus illustres auteurs.
D'abord Roméo et Juliette,
En « J3 » voleront, dit-on,
Les parents de la Capulette
Par l'échelle et par le balcon !

Faust, suivant la mode nouvelle,
Rajeuni par un Voronoff,
Sera changé pour plaire aux belles
En robuste et bouillant sous-off'.
On verra sortant de l'usine
Margot, la moderne Gretchen
Et Valentin, on le devine,
Travaillera chez Citroën.

Manon, l'héroïne fameuse
Du roman de l'abbé Prévost,
Transformée en « respectueuse »,
Apparaît dans un film nouveau.
Et Des Grieux son « respectable »,
Vend du bétail au marché noir...
« Adieu, notre petite étable ! »
Dit-il quand on l'arrête un soir.

Bandit, terreur de Salamanque,
Hernani va dorénavant
Dans un film attaquer des banques
A bord d'une traction avant !
Puis ensuite Anna Karenine
Deviendra, c'est moins rococo,
Espionne au pays de Lenine
Et se tuera pour Kravchenko !



Je plaisante, mais trouve obscène
Ce massacre des grands auteurs
Par le moindre metteur en scène
Qui veut les mettre à sa hauteur !
Défendons nos illustres maîtres,
Que l'on saccage tour à tour,
Il ne faut plus qu'on puisse mettre
Les chefs-d'œuvre au dégoût du jour !

PHILATÉLIE

NOUVELLES D'ITALIE ET DE LIECHTENSTEIN

Des timbres commémoratifs ont paru ces temps derniers au delà des Alpes. Un 15 lires vert a été consacré à la reconstruction du pont de Bassano ; un 15 l. brun pâle, au centenaire de la mort du compositeur Donizetti.

Deux autres valeurs identiques sont en préparation ; l'une représentant le pont florentin de la Sainte-Trinité, et l'autre étant consacrée au deuxième millénaire de la mort du poète Catulle.

Au *Liechtenstein*, la série nouvelle de poste aérienne a été récemment complétée par l'émission d'un 10 fr. gris noir. Cette vignette, œuvre comme les précédentes de

J. Troyer, a pour motif un buste d'*Icare*. Impression en héliogravure par feuille de neuf exemplaires ; la vente a commencé le 12 octobre. A la même date était retiré de la circulation le 10 fr. *Saint-Luzius* de 1946, qui deviendra sans doute une bonne valeur.

J. BELLAY.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

A vendre PROPTE à MEUDON-VAL-FLEURY (S.-et-O.) *Libre à la vente.* S'adr. Me **DEPAGNE**, notaire à Troyes (Aube), 106, rue Thiers.

SERVICE DES DOMAINES

Études **HERCE** et **LACHAU**, avoués à **Rouen**, et **PANNIER**, notaire à **Rouen**. Adjud. judre en l'étude **PANNIER**, notaire à Rouen, place du Général-de-Gaulle, 35, le 30 MARS 1949, à 14 h. 30, **CHATEAU** parc, dépendances et bois, 22 hectares, sis à **TOURVILLE**-sur-Pont-Audemer (Eure) M. à p. : 2.750.000, plus 238.350 part créance dommages de guerre. S'ad. p. visit. s. place **VALENTIN**, gardien, mardis et vendredis, et aux notaire et avoués.

Étude Me **MALLET**, notaire au **KREMLIN**. **PAV**illon à VILLEJUIF, 69, av. des Écoles, adj. 22 mars, 15 h. M. à p. : 120.000 fr. S'adr. Me **MALLET**, not.

Étude Me **MALLET**, notaire au **KREMLIN**. 1° **PAV**illon à **VILLEJUIF**, 45, rue de Verdun. Chauffage central, conf., jardin. M. à p. : 350.000 fr. 2° **TERRAIN**, à **LEVY-St-NOM** (S.-et-O.), 2.154 m. **M. à p. : 50.000. LIBRE.** Adj. 22 mars, 15 h. On peut trait. av. l'adj. S'ad. Me **MALLET**.

PERMO
Traitement Général des EAUX
ETS PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

Les bons foies gras "CHAMPION"
Le fabricant Spécialiste
Références dans le monde entier
30 % MOINS CHER
Expéditions directes France
NOS COLIS RÉCLAME
2.000 — 3.000 — 5.000 Frs
8 Boites Echantillon Franco f. 200 frs
CHAMPION CONSERVES
PERIGUEUX . DORDOGNE
C. C. P. LIMOGES 295-70
TARIF D FRANCO SUR DEMANDE

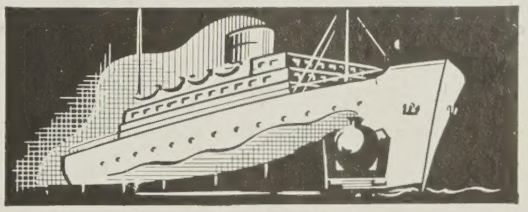
Vous irez en Afrique du Nord
par le TRAIN et par le PAQUEBOT

VOUS PARTIREZ LE JOUR CHOISI
VOUS ARRIVEREZ A L'HEURE DITE

4-49

Grâce au train et au paquebot qui se complètent, vous ferez un voyage agréable et confortable dans la classe et au tarif de votre choix.
Cette courte traversée sera une détente dans votre vie active. A bord, on s'amuse, on danse et la table est excellente.
Chaque mois, de Marseille, de Port-Vendres ou de Bordeaux, 64 départs, tous à une heure commode.
Tous vos bagages voyageront en même temps que vous.

PRENEZ LE TRAIN ET LE PAQUEBOT
VOUS SEREZ UN VOYAGEUR SATISFAIT



Cie Gle TRANSATLANTIQUE
Cie de NAVIGATION MIXTE
SNCF
TRANSPORTS MARITIMES
Cie de NAVIGATION PAQUET

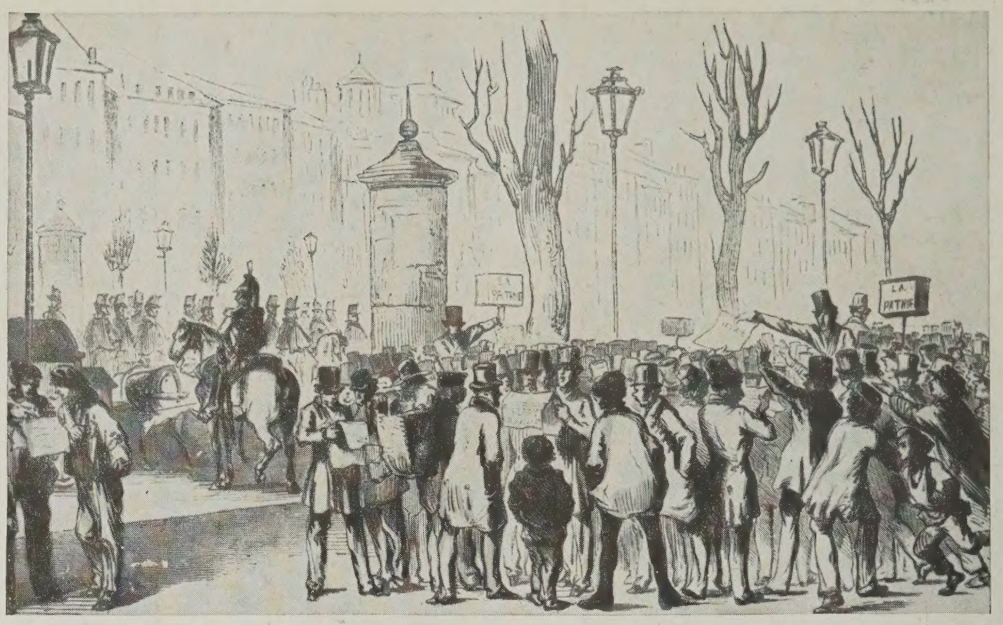
PAR LE TRAIN ET LE PAQUEBOT
VOUS FEREZ SÛREMENT BON VOYAGE

ÉDITIONS S.N.E.P. — ILLUSTRATION

UN SIÈCLE DE VIE FRANÇAISE

1840-1940

par Ch. AUTRAN et G. G.-TOUDOUZE



Le boulevard des Italiens dans la soirée du 21 février 1848. (Réduction d'une des illustrations de l'ouvrage.)

TOUTE la vie française entre 1840 et 1940, groupée en un magnifique ouvrage sous la plus agréable et la plus artistique des présentations. Tous les aspects de ***la Mode, des Styles, des Arts, des Sciences, des Lettres et des Sports,*** tous les aspects de ***la vie française, populaire, mondaine, religieuse, théâtrale ou pittoresque***. Toutes les manifestations et les événements qui se sont déroulés durant ce ***siècle prodigieux y sont visibles par l'image*** et commentés par un texte vivant.

UN SIÈCLE DE VIE FRANÇAISE sera pour chacun de vous — jeunes ou plus âgés — une source de souvenirs et d'enseignement. Outre les heures d'agrément qu'il vous procurera, il vous fournira toute une précieuse documentation réunie à grands frais sur les mouvements scientifiques ou littéraires ainsi que sur ***l'évolution des mœurs, du costume, du décor, de l'architecture, du commerce, de l'industrie, des transports, etc.*** En un mot, sur tous les signes de la vie d'un peuple placé en tête de la civilisation et du progrès.

UN SIÈCLE DE VIE FRANÇAISE reconstitue ainsi, pour le plus grand profit de tous, une époque passionnante et prodigieuse, déjà inscrite dans l'histoire comme l'une des plus géniales dans tous les domaines et demeurée illustre par les noms immortels de Victor HUGO, BALZAC, LAMARTINE, MUSSET, de LESSEPS, PASTEUR, EIFFEL, BRANLY, BERTHELOT, etc. ; époque enfin qui aura vu naître ou se développer les plus merveilleuses inventions humaines, telles que ***la photographie, le chemin de fer, l'électricité, l'automobile, l'aviation, le cinéma, la T. S. F., etc.***

Il convenait d'élever à ces cent années un monument digne de les perpétuer dans la mémoire des hommes. C'est ce que nous avons voulu réaliser en éditant « UN SIÈCLE DE VIE FRANÇAISE », qui aura sa place dans toutes les bibliothèques judicieusement constituées.

UN LIVRE D'ART PASSIONNANT
UN DOCUMENTAIRE UNIQUE
LA RÉCAPITULATION VIVANTE D'UN SIÈCLE PRODIGIEUX

UN SIÈCLE DE VIE FRANÇAISE vous est offert en un important volume, format 39 × 29,5 centimètres, d'environ 400 pages illustrées, piquées sur toile, sous couverture artistique repliée sur carton. Il comporte un millier de reproductions, avec de ***nombreux hors-texte en couleurs,*** œuvres des plus grands artistes de l'époque. Il est présenté dans un étui de grand luxe et du meilleur goût. Sa réalisation d'une haute qualité et sa parfaite exécution en font un ouvrage digne du renom mondial de notre maison.

PRIX ACTUEL pour la France et l'Afrique du Nord :

4.800 francs livré franco et sans frais.

POUR L'ÉTRANGER, CE PRIX SERA MAJORÉ DES FRAIS D'EXPÉDITION

Ouvrage entièrement terminé, livrable immédiatement.

Pour le recevoir, prière de remplir ou copier le bulletin ci-dessous et de l'adresser aux :

EDITIONS S. N. E. P. — ILLUSTRATION
13, rue Saint-Georges, PARIS (9e)

Réunion familière chez Sarah Bernhardt.

ÉDITIONS S. N. E. P. — ILLUSTRATION
13, rue Saint-Georges, PARIS-9e

Veuillez m'adresser votre ouvrage *un Siècle de vie française*, dont le prix pour la France est de 4.800 francs, que je vous règle (1) par mandat postal, par chèque bancaire ou chèque postal (Paris 2101).

Nom .....

Prénoms .....

Profession .....

Adresse .....

Ville ..... Départ .....

Date .....

Signature :

(1) Prière de rayer les mentions inutiles.

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse, Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 1er trimestre 1949.
Imprimeur no 79.